

FOLIO JUNIOR

ANIMORPHS

ANIMORPHS

5

FOLIO JUNIOR

« Ils
n'épargneront
personne... »

K.A. Applegate

LE PRÉDATEUR

K.A. APPLEGATE

ANIMORPHS

Tome 5

LE PRÉDATEUR



FOLIO

pour Michael

Titre original : *The Capture*
Edition originale publiée par Scholastic Inc., 1996
© Katherine Applegate, 1996
Tous droits réservés
© Gallimard Jeunesse, 1997, pour la traduction française
avec l'autorisation de Scholastic Inc.
Animorphs est une marque déposée de Scholastic Inc.

ISBN 2-07-050981-8

(Citation de la p. 117 tirée de *Journey to the Ants*, p.59,
de Bert Holldobler et Edward O. Wilson,
© Bert Holldobler et Edward O. Wilson, 1994
Reproduit avec l'aimable autorisation de Harvard University Press.)

CHAPITRE 1

Je m'appelle Marco.

Je ne peux pas vous dire mon nom de famille, ni l'endroit où j'habite. Croyez-moi, je le regrette. Je serais ravi de pouvoir vous raconter que je me nomme Marco Jones, ou Williams, ou Vasquez, ou Brown, ou Anderson, ou McCain.

Marco McCain. Ça sonne bien ?

Seulement, mon nom de famille n'est pas McCain. Je ne vous jurerais même pas que mon prénom est Marco.

Parce que j'aimerais bien vivre encore quelque temps et que je ne ferai rien qui puisse aider les Yirks à me découvrir.

Je vis dans un monde complètement paranoïaque, mais ce n'est pas sans raison que je soupçonne tout le monde.

J'ai de vrais ennemis. Des ennemis qui vous glaceraient le sang si vous les connaissiez.

Alors, vous comprenez, j'aimerais bien vous dire mon nom, mon adresse et mon numéro de téléphone, parce que si je pouvais le faire, cela signifierait que je n'ai plus d'ennemis. Que mon existence est redevenue normale. Que je peux recommencer à m'occuper de ce qui me concerne.

J'ai pour principe de me mêler de ce qui me regarde.

C'est pourquoi ce qui m'est arrivé en rentrant du supermarché est complètement dingue.

Je remontais la rue avec un pack de lait demi-écrémé, un pain de mie et un paquet de M&M's. Depuis que maman est morte, je suis forcé de faire les courses et pas mal de petites choses pour papa et moi.

Le supermarché était assez loin de chez moi, et je marchais vite, réfléchissant à mes affaires personnelles et essayant de ne pas penser qu'il était plus de dix heures du soir.

Et, tout à coup, j'ai entendu :

— Ne me faites pas de mal, je vous en supplie, ne me faites pas de mal.

C'était une voix d'homme. D'un vieil homme, apparemment. Elle venait d'un passage obscur.

J'hésitai. Je m'arrêtai. Je me plaquai contre le mur de briques de l'immeuble et j'écoutai.

— Passe-moi ton fric, le vieux, m'oblige pas à cogner, dit une deuxième voix, plus jeune, une voix de voyou.

— Je vous ai donné tout ce que j'avais ! pleurnicha le vieillard.

Le jeune dit alors une chose que je ne peux pas répéter. En substance, il s'apprêtait à frapper l'homme. J'entendis d'autres voix. Trois voyous au total. Le vieux semblait mal parti.

« Cette histoire ne te regarde absolument pas, Marco, me dis-je. Te mêle pas de ça. Ne fais pas l'idiot. »

Trois loubards, chacun deux fois plus grand que moi, probablement. Je ne suis pas Arnold Schwarzenegger. Je suis même petit pour mon âge, mais je compense ça par un incroyable pouvoir de séduction.

Et je suis charmant. Et astucieux. Et modeste.

Mais j'étais certain que les trois gros bras qui se trouvaient dans ce passage ne seraient pas spécialement impressionnés par mon charme.

Heureusement, j'ai d'autres talents.

Je n'avais pas morphosé depuis un bout de temps, mais cela me revint facilement aussitôt que je commençai à me concentrer. Je me faufilai dans le passage et me dissimulai dans l'ombre d'une benne à ordures particulièrement odorante.

La première chose qui apparut fut le pelage. Il couvrit rapidement mes bras, mes jambes et l'ensemble de mon corps. Un pelage noir, épais, rêche et irrégulier : long sur mes bras, mon dos et ma tête, plus court partout ailleurs.

Ma mâchoire devint proéminente. J'entendis mes os craquer pendant qu'ils s'allongeaient et que l'ADN non humain transformait mon anatomie.

En soi, l'animorphe n'est pas douloureuse. Elle vous procure parfois des sensations étranges, mais ne fait aucun mal. Et cette animorphe n'était pas désagréable. Je veux dire que je

conservais mes bras, mes jambes et le reste. Ce n'était pas comme quand je morphosais en oiseau ou en dauphin. Quand j'étais un cétacé, par exemple, je respirais par un trou situé sur ma nuque.

Là, j'avais des bras comme d'habitude. Seulement, ils étaient plus gros. Beaucoup plus gros. Mes jambes fléchirent. Mes épaules devinrent tellement massives que j'avais l'impression de porter deux cochons sur mon dos. J'avais aussi un énorme ventre rond, et ma poitrine semblait être en cuir.

Mon visage était un masque noir, saillant et caoutchouteux, et mes arcades sourcilières étaient tellement épaisses que mes yeux étaient pratiquement invisibles.

J'étais devenu un gorille.

Ceci dit, n'oublions pas que les gorilles sont les animaux les plus doux de la création. Si on leur fiche la paix, ils passent tout leur temps assis, à mâchonner des feuilles.

Et c'était tout ce qui intéressait actuellement l'esprit du gorille : manger quelques feuilles, peut-être un fruit bien mûr.

Seulement, il n'était pas tout seul dans sa tête. J'y étais aussi, en compagnie des instincts du gorille, et j'avais décidé de donner une petite leçon à ces minables. Il faut dire que, maintenant que j'étais dans ce corps de gorille, je pesais deux cents kilos et j'étais drôlement costaud.

Costaud à quel point ? Disons que, comparé à un gorille, un être humain n'est qu'un assemblage de cure-dents. Je n'étais pas deux fois plus fort qu'un homme. Je l'étais au moins quatre, cinq ou six fois plus.

Dans le passage, les voyous avaient perdu patience.

— On l'assomme et on se casse, décréta l'un de ces génies.

C'est là que je décidai de me manifester. Pour attirer l'attention, j'empoignai la benne à ordures et la lançai contre le mur du passage.

Oui, une vraie benne format standard.

CRAC ! BOUM !

— Eh, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que c'est ?

— Houlà ! On dirait... un singe !

« Un singe ! pensai-je. Attends, je vais vous apprendre ce que c'est qu'un singe. »

Je chargeai sans leur laisser le temps de réfléchir. En prenant appui sur le sol crasseux avec les jointures de mes doigts et en agitant mes courtes pattes de derrière, je fonçai.

Si ces voyous avaient eu un minimum de bon sens, ils se seraient enfuis.

Ils restèrent.

— Attrapez-le ! cria l'un d'eux.

L'un de mes énormes poings le saisit par un bras, le souleva de terre et l'expédia par-dessus mon épaule.

— Aaaaaahhhhh !

BOUM !

Il atterrit derrière mon dos. Les autres se ruèrent sur moi, l'un par la gauche, l'autre par la droite. Je vis scintiller un couteau. La lame m'entailla le bras. Cela me fit presque mal.

— Hou hou hrrraawwwrr ! hurlai-je en langue gorille.

Un revers de mon bras blessé faucha la poitrine du type au couteau, qui s'envola. Je dis bien « s'envola ». Il percuta le mur et s'écroula.

Quant au troisième, je l'empoignai par le col de sa chemise et le jetai dans la benne à ordures.

— Me tuez paaaas ! gémit-il, alors qu'il était en l'air.

Je n'avais pas l'intention de tuer qui que ce soit. J'envoyai le type au couteau rejoindre son copain dans la benne. Il respirait d'une drôle de façon, mais je me dis qu'il survivrait.

« Ha ha, songeai-je. Pas besoin de Spiderman quand Marco est là. »

Un clic. Un clic et un clac, plus exactement. Le bruit d'un pistolet automatique que l'on arme.

Je me retournai.

C'était le premier voyou, celui que j'avais lancé par-dessus mon épaule. Il s'était relevé et braquait un pistolet sur moi.

On a beau être grand et fort, un pistolet, c'est autre chose. Et c'est bruyant. Incroyable, le boucan que ces trucs-là peuvent faire.

— Allez, viens que je te descende, l'homme-singe !

Je me glissai derrière la benne, j'y appuyai mes énormes épaules et la fis rouler, vers le type au pistolet.

— Ahhhhhh !

Braoum !

Bien fait pour lui.

Je l'examinai. Il était vivant. Pas brillant, mais vivant. Le pistolet avait disparu.

« Eh bien, Marco, me dis-je, tout s'est bien passé. Maintenant, je trouve un endroit discret, je démorphose, j'appelle le 911 pour que les flics viennent ramasser ces voyous, et je peux encore être rentré à temps pour voir le feuilleton à la télé. »

Malheureusement, j'avais oublié une chose.

— Fi... fi... fichez le camp, espèce de... de monstre !

Le vieux bonhomme. Celui que j'avais sauvé au péril de ma vie. Il me faisait face, tremblant de peur et le visage écarlate.

Oh ! c'était donc là qu'était passé le pistolet.

Le vieillard braquait l'arme sur moi.

Pan ! pan ! pan !

Je m'enfuis du passage sous une pluie de balles sifflant à mes oreilles.

Ce qui prouve bien que c'est toujours une erreur de se mêler des affaires des autres.

CHAPITRE 2

— Bon, alors je me transforme en gorille, vu ? Je sauve la vie au vieux, c'est moi le héros. Je suis Superman, je suis Batman, je suis Spiderman...

— Ou, en tout cas, l'homme-gorille, coupa Rachel.

Et elle fit un saut périlleux sur l'herbe moelleuse du pré que nous traversons. Rachel était en tenue de gymnastique. C'est très perturbant que votre interlocuteur fasse un saut périlleux pendant qu'il vous parle.

C'était le lendemain de ma grande démonstration d'héroïsme. Jake, Cassie, Rachel et moi on se promenait dans un endroit isolé, un pré de la ferme de Cassie, où poussaient de petits bouquets de fleurs des champs. Tobias planait au-dessus de nos têtes à une trentaine de mètres, dans un ciel parsemé de nuages blancs.

— Et qu'est-ce qui se passe, alors que je suis là à jouer les Superman ? continuai-je. Le vieux décharge le pistolet sur moi. Du coup, je n'ai pas pu récupérer mon lait et mes M&M's.

Jake me lança un regard réprobateur.

— Marco ? Tu as eu raison de secourir ce vieillard, mais tu n'aurais pas dû te transformer en gorille.

Maintenant, je suppose qu'en lisant cela, vous êtes en train de vous dire : « Minute, Marco. Soyons sérieux. Tu as passé quelques détails sous silence. Par exemple : comment peux-tu te transformer en gorille ? »

Bonne question.

Ça date d'une nuit obscure où nous rentrions chez nous après une sortie au centre-ville. On était cinq.

Moi, vous me connaissez déjà.

Jake, c'est mon meilleur ami, bien qu'il ait parfois une regrettable tendance à être un peu casse-pieds. C'est le genre

sérieux. Il suffit de prononcer le mot « responsabilité » pour qu'il dresse l'oreille. C'est le genre de type qui paraît toujours plus âgé qu'il ne l'est en réalité à cause de son air « c'est moi le chef, vous pouvez me faire confiance ». Il a des cheveux bruns bien coupés, des yeux marron réfléchis et un menton volontaire.

Il a également un grand sens de l'humour et une profonde intelligence, et je lui confierais ma vie les yeux fermés en toute circonstance. Mais je me garderai bien de le lui dire.

Et puis il y a Cassie. Avant cette soirée, je la connaissais à peine mais, maintenant, je crois qu'elle est plus ou moins la copine de Jake. Bien entendu, personne n'est censé le savoir. Chut ! Secret d'État !

Cassie est celle qui me ressemble le moins. Si je suis la comédie, elle est la poésie. Elle a un talent pour résoudre les conflits. Si vous avez le cafard, elle le sait d'instinct et trouve le mot gentil qui vous remonte le moral. Et il n'y a aucune arrière-pensée dans tout cela. C'est sa nature. Elle est toujours sincère.

Cassie est notre expert animalier. Ses parents sont tous deux vétérinaires, et elle consacre la plus grande partie de ses loisirs à aider son père à s'occuper de son Centre de sauvegarde de la vie sauvage, installé dans la grange de leur ferme. Ils y soignent un tas d'animaux éclopés : des marmottes, des cerfs, des aigles, etc. Cassie sait même comment faire prendre des médicaments à un loup blessé et agressif (ce qui n'est pas facile, croyez-moi, j'ai déjà été loup).

Si vous entrez dans sa grange, vous verrez cette jeune fille noire en bottes et salopette enfoncer son avant-bras dans le gosier d'un loup qui pourrait le lui sectionner d'un seul coup de dents. Et elle sourit comme si c'était tout simple, tandis que le loup reste planté devant elle, aussi docile que s'il essayait de gagner le prix du plus gentil petit garçon de l'école.

Et puis il y a Rachel. Ravissante. Le top model : jambes longues et boucles blondes. Mlle Élégance. Mlle Maquillage-comme-il-faut. Mlle Tout-pour-elle, le physique et le cerveau.

Rachel est la cousine de Jake et une fille cent pour cent féminine qui, malheureusement, est également cent pour cent timbrée, car cette chevelure somptueuse et ces dents parfaites cachent une belliqueuse Amazone toujours prête à lutter.

Chaque fois qu'on envisage d'entreprendre quelque chose de tellement dangereux que ça vous donne la chair de poule, on est sûr d'entendre Rachel s'exclamer : « D'accord ! Allons-y ! En avant ! »

Je suis certain que, si elle le pouvait, Rachel porterait une armure et une épée.

Et ce serait une armure très chic qui lui irait parfaitement bien.

Et enfin il y a Tobias. Ce soir-là, dans le chantier de construction, ce n'était qu'un gringalet que je connaissais à peine. Il adorait Jake qui, un jour, avait empêché des grands de le bizuter.

Pour tout vous dire, je ne me rappelle même plus à quoi Tobias ressemblait à ce moment-là. Maintenant, évidemment, il ressemble à un oiseau de proie cruel et agressif.

Notre faculté de morphoser présente un inconvénient : elle est limitée dans le temps. Si vous passez plus de deux heures sous la forme d'un animal quelconque, vous gardez cette forme à tout jamais.

Voilà pourquoi Tobias planait au-dessus de nos têtes en captant les courants chauds ascendants avec ses grandes ailes. Tobias est un faucon. Un faucon à queue rousse, pour être précis. Je suppose qu'il le sera toujours.

Parfois, je taquine Tobias.

Ce qui lui est arrivé me terrifie.

Quoi qu'il en soit, ce soir-là, on rentrait donc en coupant à travers ce grand chantier de construction abandonné. Au départ, c'était censé être un centre commercial, mais les travaux avaient été interrompus alors qu'il n'était qu'à moitié bâti.

Bref, pour vous résumer, on est tombé sur ce vaisseau spatial. Il était piloté par un Andalite en train de mourir des blessures qu'il avait subies en combattant les Yirks dans l'orbite de la Terre. Ou quelque part par là.

C'est lui qui nous a parlé des Yirks. Ce sont des parasites. Ils utilisent les corps d'autres créatures, dont ils occupent le cerveau et qu'ils contrôlent.

Un être humain sous le contrôle des Yirks est appelé Contrôleur. C'est un humain-Contrôleur.

Tom, le frère de Jake, en est un.

Et le père de Melissa, l'amie de Rachel, l'est également.

Les Andalites sont les ennemis des Yirks. Ils avaient essayé d'empêcher l'invasion clandestine de la Terre par les Yirks, mais ils avaient été vaincus. Avant de mourir, l'Andalite nous a promis l'arrivée de renforts. Un jour ou l'autre. Entre-temps, la seule chose qu'il pouvait faire pour nous était de nous doter d'une arme.

Cette arme, c'était le pouvoir de morphoser. D'assimiler l'ADN de n'importe quel animal que nous pourrions toucher et de devenir cet animal.

Voilà donc quelle était la situation. Tous les cinq – cinq adolescents tout à fait ordinaires – nous étions censés combattre les Yirks jusqu'à ce que les Andalites viennent à notre secours.

Cinq gosses contre les Yirks. Les Yirks qui avaient déjà conquis les terrifiants Hork-Bajirs et en avaient fait des Contrôleurs. Les Yirks et leurs répugnants alliés, les Taxxons. Les Yirks qui avaient déjà infiltré la société humaine en transformant en Contrôleurs des policiers, des professeurs, des soldats, des hommes politiques et des animateurs de la télévision.

Ils étaient partout. Ils pouvaient contrôler n'importe qui.

Et tout ce que nous avions à leur opposer, c'était cinq enfants capables de se changer en oiseaux.

Ou en gorilles.

— J'estime que c'est une erreur de morphoser dans la rue pour intervenir dans une affaire ordinaire, me sermonna Jake. Rappelle-toi ce qu'ont fait Rachel et Tobias pour libérer un rapace... et tu leur avais demandé s'ils étaient tombés sur la tête !

Je m'apprêtais à discuter lorsque Rachel prit la parole :

— Je trouve que Marco a eu raison. Qu'est-ce qu'il aurait dû faire ? S'éclipser en douce ? Je ne le crois pas.

— Eh bien, maintenant, je sais que j'ai eu tort, dis-je. Du moment que Rachel juge que j'ai eu raison, c'était sûrement une erreur. D'ailleurs, c'est bien mon avis. J'ai risqué ma peau pour ce vieux, et il ne m'a même pas remercié.

— Je ne sais pas si c'était une bonne idée, intervint Cassie, mais ça partait d'un bon sentiment. Je trouve que c'était héroïque.

Qu'aurais-je pu répondre ?

Il est difficile de contredire quelqu'un qui vient de vous traiter de héros.

Jake choisit de laisser tomber. Malheureusement, la raison qui lui fit abandonner le sujet, c'est qu'il en avait un autre plus important à aborder.

Il prit son air grave.

Je gémis. Je déteste cet air-là. Il présage invariablement des ennuis.

— Dis donc, Jake, est-ce que tu comptes m'expliquer pourquoi on est tous là à se balader dans les champs ? Indépendamment du fait que c'est un temps idéal pour se promener ?

— On va voir Ax, répondit Jake. Cassie et moi, on a discuté avec lui, ces deux derniers jours. Tu sais, à propos de ses intentions.

— Hum, marmonnai-je. Je sens que ça ne va pas me plaire.

— Eh bien... probablement pas. Ax veut retourner chez lui, continua Jake.

— Chez lui ? répéta Rachel.

— Dans le monde des Andalites, précisa Cassie.

Ax, dont le véritable nom est Aximili-Esgarrouth-Isthil, est un Andalite.

Je m'immobilisai. Les autres en firent autant.

— Euh... je m'excuse, mais est-ce que le monde des Andalites n'est pas un peu loin ?

— D'après Ax, à quelque quatre-vingt-deux années-lumière, confirma Jake.

— La lumière se déplace à environ trois cent mille kilomètres à la seconde, fis-je observer. Il y a soixante secondes dans une minute, soixante minutes dans une heure, vingt-quatre heures dans une journée et trois cent soixante-cinq jours dans une année. Tout ça pour une année-lumière. Calcule ce que ça donne pour quatre-vingt-deux.

Rachel éclata de rire et ajouta :

— Eh Marco, finalement, tu ne roupillais pas tant que ça, en cours de science.

— Nous avons essayé de chiffrer la distance en kilomètres, poursuit Jake, mais aucune de nos machines à calculer n'a suffisamment de chiffres.

— Tu sais, Jake, il se peut que je me trompe, mais je ne crois pas qu'aucune des grandes compagnies aériennes conduise au monde des Andalites.

— Non, sûrement pas Marco. Je le sais bien. C'est pour ça qu'il va falloir qu'on vole un vaisseau yirk.

CHAPITRE 3

— Le voilà, dit Cassie.

Je suivis la direction de son regard jusqu'à la rangée d'arbres qui bordait le champ, et il était là.

Ax. L'Andalite.

De loin, on dirait un petit cheval ou un daim. Ses quatre pattes, terminées par des sabots, sont d'une étonnante rapidité. La partie supérieure de son corps ressemble à l'encolure et à la tête d'un centaure, mais quand il se rapproche, on s'aperçoit qu'il possède en plus deux bras plus petits que ceux d'un homme. Sa tête, de forme rectangulaire, est dotée de deux immenses yeux en amande. Ce sont ses yeux principaux. Des yeux supplémentaires sont situés au sommet de deux petits tentacules plantés sur son crâne. Ces tentacules étant mobiles, il peut orienter ses deux yeux dans n'importe quelle direction.

Mais ce qui surprend le plus, c'est sa queue.

D'après Cassie et Rachel, Ax est « trop mignon ». Étant un garçon, je ne peux pas en juger, mais ce que je sais, c'est que quand on voit cette queue, on comprend tout de suite que les Andalites ne sont pas précisément des chatons ou des chiots à dorloter.

La queue des Andalites ressemble à celle des scorpions. Retroussée au-dessus du dos et terminée par une redoutable lame, elle peut frapper à la vitesse de l'éclair.

J'avais vu le premier Andalite l'utiliser. Pendant ses ultimes secondes de vie, avant que la créature démoniaque connue sous le nom de Vysserk Trois ne l'assassine, le prince andalite avait frappé à plusieurs reprises avec cette terrible queue.

Ce souvenir me revint à l'esprit en regardant Ax galoper vers nous, la queue dressée en position de combat.

— Espérons qu'il n'y a personne dans les parages, s'inquiéta

Jake.

Il scruta les alentours. C'était un coin très isolé. La maison et la grange de Cassie étaient hors de vue, et il n'y avait aucune raison pour que quelqu'un s'aventure dans ce champ désert.

En levant les yeux, j'aperçus les plumes rousses de la queue de Tobias. Je lui fis un signe de la main.

< Rien à signaler, nous informa Tobias en parole mentale. Il y a quelques pique-niqueurs, mais ils sont à plus de trois kilomètres d'ici. >

Ax arriva au petit galop.

< Prince Jake >, s'exclama-t-il également en parole mentale.

Jake fit la grimace. Ax était persuadé que Jake était notre chef, ce qui était en partie exact, et je suppose que, pour un Andalite, tout chef est une sorte de prince. Ax n'a pas de bouche. Personne ne lui avait encore demandé comment il se débrouillait pour manger sans bouche. Il communique par parole mentale, comme nous le faisons quand nous sommes morphosés. On ne peut parler ainsi que lorsqu'on est dans une animorphe. Sinon, on peut seulement « entendre ». Pour les Andalites, c'est le moyen de communication normal.

— Salut, Ax, dit Jake lorsque l'Andalite s'arrêta à quelques centimètres de nous. Comment vas-tu ?

< Ça va, et vous ? >

— Je vais très bien, répondit Cassie.

Tobias tomba du ciel en piqué, se redressa au ras du sol et se posa délicatement dans l'herbe.

— Moi aussi je vais bien, Ax, dis-je. Ou, du moins, j'allais bien jusqu'à ce que j'entende quelqu'un évoquer un projet réellement stupide.

Ax parut hésiter. Pour mieux me regarder, il braqua vers l'avant l'un de ses yeux mobiles.

< Quel projet stupide a été évoqué ? >

— Quelqu'un a prétendu qu'on allait essayer de voler un vaisseau yirk, continuai-je.

Il sourit à la manière andalite, qui est difficile à décrire, sinon que ça se passe au niveau des yeux principaux.

< Tu estimes que ce serait dangereux ? >

— Dangereux ? Non. Sauter du haut d'un immeuble de dix

étages, c'est dangereux. Enfoncer sa langue dans une prise de courant, c'est dangereux... et douloureux. Mais voler un vaisseau yirk, c'est au-delà du danger.

< Plus grand le danger, plus grand l'honneur, dit Ax. C'est la vérité, n'est-ce pas ? >

J'adressai un clin d'œil à Rachel.

— J'ai l'impression que ton futur mari est tout trouvé.

— Tenter de se procurer un vaisseau yirk serait peut-être glorieux, Ax, reprit Jake, mais l'honneur n'est pas notre principal souci.

L'Andalite parut surpris... enfin, je crois. Ses yeux principaux s'arrondirent et ses tentacules oculaires se dressèrent tout droit, ce qui, pour moi, exprimait la surprise.

< Pour quoi se battrait-on, si ce n'est pas pour l'honneur ? >

Jake haussa les épaules.

— Écoute, nous faisons tout notre possible pour combattre les Yirks, mais nous essayons aussi de rester en vie. Il n'y a que nous. Je veux dire que personne ne se doute que la Terre est envahie par des extraterrestres. Alors, s'il nous arrivait quelque chose...

Il ne termina pas sa phrase.

< Je ne voulais pas vous offenser. Vous avez raison, bien entendu. Vous êtes seuls. Si vous échouez, tout est perdu. >

— Si bien que la question est de savoir si c'est une opération que nous pouvons tenter sans nous faire tuer, précisa Jake.

— Parce qu'on serait plutôt contre l'idée d'y laisser notre peau, ajoutai-je. Alors, comment est-on censé s'emparer d'un vaisseau yirk ? Ces trucs-là gravitent en orbite. Nous, on est sur la terre ferme. Et pas question de les appeler pour leur demander de descendre.

< Si, nous pouvons faire cela >, dit Ax.

— Faire quoi ?

< Nous pouvons les appeler. >

— Génial !

< Je peux émettre un signal de détresse yirk. Ils enverront un vaisseau voir de quoi il s'agit. >

— Quelque chose comme : « Allô allô ? Vous êtes bien Vysserk Trois ? Pourriez-vous envoyer un vaisseau me

chercher ? »

Je m'attendais à ce que tout le monde s'esclaffe, parce que cette idée était complètement loufoque. Personne ne rit. Je fis une nouvelle tentative.

— Tu m'excuseras, dis-je, mais j'ai suffisamment fréquenté Vysserk Trois pour le restant de mes jours. Je n'éprouve pas le besoin de lui téléphoner.

< Cela ne concernera pas ce... cette répugnante créature >, ajouta Ax.

Voilà une chose qui me plaisait chez Ax : il haïssait Vysserk Trois. Il me rappelait son frère aîné, le prince andalite. Quand l'un d'eux prononçait le mot « Yirk », et encore plus « Vysserk Trois », on sentait l'air vibrer de colère.

< Il s'agira d'un appel de routine, expliqua Ax. Ils capteront un signal de détresse et enverront un cafard se renseigner. >

— À bord de chaque cafard, il y a toujours au moins un Hork-Bajir et un Taxxon, observai-je. Et quand les Hork-Bajirs sont dans le coup, ce n'est déjà plus une opération de routine.

< Ils te font peur ? questionna Ax en me fixant de ses quatre yeux. >

— Et comment qu'ils me font peur.

< La peur est un sentiment indigne d'un combattant. >

Il semblait un peu trop sûr de lui à mon goût. Je ne sais pas grand-chose des Andalites, mais j'avais l'impression de comprendre celui-là, au moins partiellement. Voyez-vous, il était vivant, alors que tous les autres Andalites qui étaient venus sur la Terre, y compris son frère, le prince, étaient morts. Je réagis donc vivement :

— Combien de fois as-tu combattu un Hork-Bajir ? Ou n'importe quel autre Contrôleur ?

Ses yeux tentaculaires s'abaissèrent. Il gratta le sol avec son sabot.

< Jamais, avoua-t-il. >

Je hochai la tête.

— Je m'en doutais. Alors, permets-moi de te dire quelque chose, Ax : c'est terrifiant. Tellement terrifiant que, parfois, on souhaiterait mourir, parce que c'est plus facile que d'affronter la terreur.

« Eh bien, songeai-je en regardant mes amis, voilà qui a calmé l'euphorie générale. »

Ce fut Tobias qui rompit le silence.

< Si tu te procures un vaisseau yirk, tu pourras regagner le monde des Andalites ? >

Ax parut déconcerté, mais il répondit :

< Oui, j'espère. >

< Et si tu y parviens, tu pourras intervenir auprès des tiens ? Pour les ramener ici plus rapidement ? >

< Je suis jeune, comme vous. Mais je suis le frère du prince Elfangor. Les miens m'écouteront. Je... je sais qu'ils viendront de toute façon, mais si je peux retourner là-bas et leur expliquer à quel point votre situation est désespérée... >

Jake prit une profonde inspiration.

— D'accord. Le moment est venu de procéder au vote.

Je soupirai. Je savais d'avance quel serait le résultat.

CHAPITRE 4

— Bon, on y va ? demandai-je.

< Oui, je suis prêt à commencer l'animorphe >, répondit Ax.

C'était un samedi, quelques jours après que nous avons accepté à l'unanimité de tenter de nous emparer d'un vaisseau yirk. Nous étions réunis dans la grange de Cassie, au milieu de cages pleines d'animaux blessés. Le père et la mère de Cassie étaient tous les deux absents pour la journée.

Jake consulta sa montre.

— Dix heures dix, dit-il.

— Ax débute son animorphe à dix heures douze et l'achève à dix heures quinze, continuai-je. Le bus stoppera à l'arrêt à dix heures vingt-cinq et arrivera au centre-ville à onze heures. À ce moment-là, Ax sera morphosé depuis quarante-cinq minutes. Il lui restera une heure et quart sur les deux heures de délai.

— Ça suffira ? s'inquiéta Cassie en se mordillant nerveusement la lèvre.

Je haussai les épaules.

— Trente minutes pour se rendre au Bazar de l'électronique, dégoter les pièces dont Ax a besoin pour bricoler son émetteur, les payer et revenir attraper le bus de onze heures et demie qui arrive ici à midi cinq. Dix minutes de marge.

Jake avait le visage grave, son expression habituelle quand il a des doutes sur le succès d'une opération.

— C'est le mieux qu'on puisse faire, ajoutai-je.

— Je sais. Tout le monde est prêt ? fit Jake.

— Je devrais venir avec vous les garçons, dit Rachel pour la dixième fois de la matinée. Je devrais être là-bas.

— Non. On ne peut pas y aller ensemble. S'il y a un problème, il ne faut pas que tout le monde se fasse prendre en même temps, expliquai-je. Et il y aura sûrement un problème.

< Pourquoi dis-tu cela ? > demanda alors Ax sèchement.

Jake sourit.

— Marco n'est pas un optimiste-né.

Tobias pénétra silencieusement dans la grange par le vasistas ouvert du grenier.

< Toujours rien à signaler. Et le bus est pile à l'heure à Margolis Avenue. >

— Bon. Ax, c'est le moment de morphoser, ordonna Jake.

— Et n'oublie pas la tenue d'animorphe, hein ? lui rappelai-je.

La question vestimentaire perturbait quelque peu l'Andalite. Nous lui avions procuré un short de cycliste moulant et un maillot qu'il pourrait utiliser pour morphoser, mais il ne comprenait toujours pas leur fonction.

Le problème de l'habillement est l'un des points les plus délicats de l'animorphe. Nous avons tous appris à morphoser en vêtements, mais uniquement avec ceux qui collent à la peau. Chaque fois qu'on essayait de morphoser en blouson ou en pull, on le retrouvait en lambeaux. Et les chaussures ? N'en parlons pas !

< La tenue d'animorphe, oui, dit Ax. Je l'ai intégrée à mon animorphe humaine. >

— C'est l'heure, annonça Jake l'œil rivé à sa montre.

Ax commença à se transformer.

Je n'avais assisté à cela qu'une seule fois, peu après que nous l'avons repêché dans l'épave du vaisseau Dôme andalite.

Des animorphes, j'en ai vu des tas. J'en ai également exécuté pas mal. Ça fait toujours un drôle d'effet de voir un être humain se transformer en animal, mais regarder Ax morphoser était spécial. Il ne devenait pas un animal, mais un être humain.

Ses tentacules oculaires rétrécirent et disparurent dans le crâne. La terrible queue de scorpion se ratatina, se dessécha et fut aspirée à l'intérieur du corps comme un spaghetti.

Les sabots antérieurs disparurent complètement.

— Hé là, attention ! s'exclama Jake en rattrapant l'Andalite qui basculait, n'ayant plus de pattes de devant pour le soutenir.

< Merci. Il faut que je m'habitue à me tenir en équilibre sur deux pattes. >

Une fente s'ouvrit dans le bas de son visage et donna naissance à des lèvres et à des dents. Un nez poussa à l'endroit où se trouvaient seulement des entailles verticales. Les yeux devinrent plus petits, plus humains.

Mais le plus extraordinaire n'était pas qu'Ax ressemblait à un être humain, mais qu'il ressemblait à un être humain bien particulier.

En fait, à quatre êtres humains, parce qu'il avait assimilé l'ADN de Jake, de Cassie, de Rachel et le mien. D'une manière ou d'une autre, par un procédé qui nous échappait, il était parvenu à combiner ces quatre schémas génétiques pour en faire une seule personne.

Le résultat final était vraiment étrange et extrêmement troublant.

En regardant Ax, je voyais un peu de moi et de Jake, et également un peu de Rachel et de Cassie, bien qu'Ax fût un garçon. C'était l'aspect le plus surprenant de l'affaire, de se dire, en l'observant : « Tiens, il me rappelle quelqu'un. Quelqu'un que je connais bien. Hé, mais il a mes cheveux ! »

— Ax, dis-je, on se demande si tu es un très joli garçon ou une fille assez laide.

— Je suis un Andalite, protesta-t-il. Andalite. Lite. It.

— Allez, enfiler ces vêtements supplémentaires, fit Jake. On y va, Tobias ? ajouta-t-il en levant les yeux vers le grenier.

< C'est parti. Je vais voir où est le bus >, dit Tobias et il s'envola.

— Vêtements ? répéta Ax. Vête. Vête-meeeeents. Vêtements ?

— Fais pas ça, Ax, lui expliquai-je.

— Quoi ? Oi oi oi.

— Ça. Jouer avec les sons. Dis simplement ce que tu as à dire et arrête-toi.

Comme vous le savez, les Andalites n'ont pas de bouche ni de langage articulé. Ax semblait croire qu'une bouche est une sorte de jouet.

— Bien. Bi. In.

— Autre chose. Les chaussures vont à tes pieds, pas dans tes poches.

— Oui. Je me souviens. Sou. Viens.

Il sortit ses baskets de ses poches et les regarda avec perplexité. Rachel et Cassie lui attrapèrent chacune un pied et le chaussèrent.

— Les gens vont le prendre pour un demeuré, nous prévint Rachel.

Elle semblait exaspérée.

— Heureusement, dans le centre-ville un dimanche matin, fis-je observer, ce sera plein de demeurés.

— Mais lui il fait vraiment grave, insista Rachel. Ça pourrait nous attirer des ennuis.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu tard pour reconnaître que j'avais raison et que ce plan est délirant ? lui fis-je remarquer. D'ailleurs, tu n'as pas de souci à te faire : je serai là.

— Super ! Alors, ce sera sûrement un désastre.

Nous avons pris le bus sans problème. Ax fit des bruits de bouche incongrus durant tout le trajet, mais le bus était quasiment vide.

Nous sommes arrivés au centre-ville juste à l'heure.

— Jusqu'ici, tout va bien, soupira Jake en se mettant en route.

Je levai les yeux au ciel.

— Fais-moi plaisir, Jake. Ne dis jamais « jusqu'ici, tout va bien ». Chaque fois que quelqu'un dit « jusqu'ici, tout va bien », c'est toujours juste avant que tout lui explose à la figure.

— Quici. Quici. Quiiiii. Ciiiiii, bredouilla Ax. Tout va biiiiiien.

CHAPITRE 5

Le centre-ville était noir de monde. Des petits vieux marchant à petits pas, des jeunes couples poussant des bébés dans d'énormes landaus, des étudiants essayant de paraître décontractés, des policiers essayant de paraître méchants, des jolies filles avec des paquets plein les bras.

Bref, un samedi ordinaire au centre-ville.

— Bon, où est le Bazar de l'électronique ? demanda Jake.

— Aucune idée, répondis-je.

— Ce n'est pas au deuxième niveau du centre commercial ? Tu sais, à côté de la boutique de sport ?

— Non, tu confonds avec la boutique de jeux vidéo.

— Attends, je vais consulter le plan qui est là-bas. Ax ? Viens donc... (Jake s'arrêta brusquement.) Marco ? Où est Ax ?

Je fis un tour sur moi-même.

— Il était derrière moi !

Des humains partout. Je ne voyais que des humains, des humains mâles, des humains femelles, des humains enfants. Mais pas le moindre extraterrestre en vue. On avait perdu Ax !

Deux minutes d'inattention avaient suffi pour tout gâcher. Et, soudain, j'aperçus un visage curieusement familier.

— Le voilà ! Sur l'escalator !

— Comment a-t-il pu arriver jusque-là ? s'étonna Jake.

Nous nous sommes lancés à sa poursuite, mais la foule était si dense qu'on pouvait à peine bouger. Jake commença à bousculer les gens. Je le retins par un bras.

— Ne cours pas, vieux. Les vigiles vont s'imaginer que tu as volé quelque chose. En plus, on ne peut pas se permettre d'attirer l'attention. Il faut aussi se méfier des Contrôleurs.

Jake ralentit instantanément.

— Tu as raison. Dans cette cohue, il y a sûrement quelques

Contrôleurs.

Nous nous sommes faufileés aussi rapidement que possible sans attirer l'attention. Je n'arrêtais pas de dire « excusez-moi, excusez-moi », et m'efforçais de ne bousculer personne.

Atteindre l'escalator nous prit une éternité. Lorsque nous y sommes enfin arrivés, Ax avait disparu.

— Tant qu'il ne démorphose pas, on ne risque rien, dit Jake. Qu'est-ce qu'il pourrait faire de pire ?

— Jake, je refuse d'imaginer ce qu'il pourrait faire de pire.

— Là-bas !

— Où ça ?

— À la cafétéria.

N'étant pas aussi grand que Jake, je ne pus pas le voir tout de suite, mais quand nous nous sommes approchés, je le repérai sans peine. Il faisait patiemment la queue à la caisse.

Nous l'avons rejoint juste à temps pour l'entendre dire :

— Je prendrai... pren, pren, drai, drai, drai aussi, si, si, un grand crème. Grand, grand, crè, crè, me.

— Il a dû entendre quelqu'un commander ça, chuchotai-je à Jake.

— Café ou déca ? interrogea l'employé.

Ax ouvrit des yeux ronds.

— Ca, fé ? Ca, ca, ca, fé, fé, fé ?

— Ça fera deux dollars quatre-vingt-quinze.

Ax resta pétrifié.

— Quin, ze.

Jake fouilla dans sa poche et en sortit l'argent qu'il avait apporté pour régler les achats au Bazar de l'électronique.

— Tenez, dit-il en tendant trois dollars.

Je pris Ax par un bras et le guidai vers le comptoir.

— Ax, ne file plus tout seul, d'accord ? On a failli te perdre.

— Perdre ? Je suis ici. I i i ci ci.

— Bon, écoute, tu restes avec nous, compris ? (Je me tournai vers Jake.) Tu vois ? C'est ta faute. Tu as dit « jusqu'ici, tout va bien ».

Le serveur lui tendit un gobelet de carton. Ax le prit et regarda autour de lui pour voir ce que faisaient les autres. Comme eux, il coiffa son gobelet d'un couvercle.

Puis, toujours en imitant les autres, il essaya de boire.

— Hé, Ax, dis-je. On boit là où il y a un petit trou dans le couvercle.

— Un trou ! Dans le couvercle ! Pas renverser ! Verser !

C'était le truc le plus génial qu'Ax ait jamais vu. Il faut croire que la technologie des gobelets à café n'est pas très évoluée dans le monde des Andalites. Probablement parce que, n'ayant pas de bouche, ils sont peu concernés par les problèmes de boisson. Mais quelle que fût la raison, Ax était emballé.

— Tellement simple ! Impie. Et cependant si efficace !

— Oui, c'est un véritable prodige de la technologie humaine, dis-je.

— Je voulais essayer d'autres emplois de la bouche. Boire. Manger.

Et, après réflexion, il ajouta :

— Man-ger. Ger.

— Mets simplement le petit trou en face de ta bouche, lui conseillai-je. Venez, voilà le Bazar de l'électronique. Nous avons déjà perdu près de dix minutes.

Jake et moi avons pris chacun Ax par un bras et nous l'avons entraîné vers la boutique.

Il en profita pour boire son café-crème.

— Ahhhh ! Ohhhh ! Qu'est-ce que c'est ?

— Quoi ? demandai-je avec inquiétude en cherchant autour de moi un danger quelconque.

— Un sens nouveau. C'est... je ne peux pas expliquer. C'est... c'est là-dedans, dit-il en montrant sa bouche. Ça s'est produit quand j'ai bu ce liquide. C'était agréable. Très agréable.

Il nous fallut quelques secondes, à Jake et à moi, pour comprendre de quoi il parlait.

— Ah, le goût ! Il a senti la saveur du café, s'exclama Jake. Normalement, il ne possède pas le sens du goût.

— Au moins, il a cessé de répéter les mots, murmurai-je.

— Goût, me contredit aussitôt Ax. Oû. Goût.

Il but son café, et Jake et moi l'avons poussé dans le bazar.

— Bon, écoute, Ax, nous disposons de très peu de temps. Regarde si tu trouves ton bonheur.

Il faut reconnaître que si Ax se montrait parfois étrange en

tant qu'humain, il s'y connaissait bien en électronique. Il se dirigea tout droit vers les étalages, au fond du magasin, et commença à fouiller parmi les composants.

— Ceci doit être un *gairtmof* rudimentaire, dit-il en examinant un petit interrupteur. Et cela pourrait être une sorte de *fleer*. Très primitif, mais ça marchera.

En dix minutes, il avait sélectionné une douzaine d'articles dont un câble coaxial, une batterie et tout un tas de bidules dont j'ignorais tout.

— Bien, déclara-t-il finalement. Il ne me manque plus qu'un transmetteur Espace-Z. Trans-metteur. Metteur. Teur.

— Un quoi ?

— Un transmetteur Espace-Z. Cela transmet le signal dans l'espace zéro.

Je regardai Jake.

— L'espace zéro ?

Jake se retourna à son tour en haussant les épaules.

— Jamais entendu parler de ça.

— Espace zéro, répéta-t-il. Zéééééro. Le contraire de l'espace réel. L'antiréalité. (Il nous observa patiemment l'un après l'autre.) L'espace zéro, la non-dimension où il est possible de voyager plus vite que la lumière. Lu-mi-ère. Mi-ère.

— Ah, cet espace-là ? dis-je ironiquement. Navrés d'être aussi primitifs, mais nous ne savons pas voyager plus vite que la lumière. Et je n'ai jamais entendu parler d'espace zéro.

— Oh !

— Oui, oh !

— Prenons toujours ça, on s'occupera du reste après, proposa calmement Jake, mais je sentis qu'il commençait à s'énerver. Je vais payer.

Ax but le reste de son café.

— Goût, dit-il. J'aimerais davantage de goût. (Il inclina la tête.) Je sens des choses. Je crois... crooooois... qu'il existe une relation entre goût et odorat.

— Là, tu as raison. Nous ne savons peut-être pas voyager plus vite que la lumière, mais nous savons faire de délicieux beignets à la confiture qui sentent rudement bon.

— Confiture, répéta Ax. Je dois garder cela ? demanda-t-il en

montrant son gobelet à café.

— Non, tu peux le jeter.

Le terme était mal choisi. Ax jeta le gobelet. Avec beaucoup d'énergie. Le gobelet atteignit le crâne d'un des caissiers.

— Hé là !

— Excusez-moi, monsieur, c'était un accident, m'écriai-je en me précipitant vers le caissier. Mon ami est... malade. C'est de naissance. Des espèces de spasmes involontaires.

L'employé se massait le crâne.

— Ça va, n'en parlons plus. D'ailleurs, il est parti, c'est tout ce que je lui demande.

— Il est parti ?

Nous nous sommes retournés précipitamment. Ax s'était volatilisé. Jake prit le sac contenant le matériel électronique, et nous avons foncé dans la foule.

Ax n'était nulle part.

Mais en jetant un coup d'œil au rez-de-chaussée, je vis des gens se diriger tous dans la même direction comme s'ils couraient voir quelque chose.

— Ils se dirigent vers la boutique d'alimentation. Il doit y avoir une dégustation gratuite ! s'écria Jake.

— Je crains le pire, répondis-je.

Nous nous sommes rués sur l'escalator et l'avons descendu à grand renfort d'« excusez-moi ».

En arrivant à la dégustation, nous nous sommes frayé un chemin à travers une foule hilare.

Et là, tout seul – les personnes sensées s'étant reculées un peu –, se trouvait Ax.

Il courait comme un dément de stand en stand, en raflant les restes de nourriture qu'il engouffrait dans sa bouche.

Sous mes yeux, il s'empara d'une tranche de pizza à moitié mangée.

— Goût ! s'écria-t-il en engloutissant une énorme bouchée.

Et il lança en l'air le restant de la pizza, qui manqua de peu le vigile qui se dirigeait vers lui.

Ax s'en fichait éperdument. Il venait de découvrir un morceau de beignet à la confiture.

— Je reconnais l'odeur ! clama-t-il en fourrant le beignet

dans sa bouche. Ahhhh ! Ahhhh ! Goût ! Goût ! Formidable !
Midable. Dable.

— Il faut avouer que leurs beignets à la confiture sont extra,
chuchotai-je à Jake.

— Il faut le sortir de là, murmura-t-il.

— Trop tard. Regarde ! Voilà trois autres gardes.

Les vigiles du centre commercial se précipitèrent sur Ax.

Ax estima que c'était le moment ou jamais de se débarrasser
du restant du beignet qui atteignit le premier vigile en pleine
figure.

— Ax ! Sauve-toi, criai-je. Sauve-toi !

Il faut croire qu'Ax m'entendit, car il s'enfuit.

Malheureusement, il ne courait pas très bien sur les deux
jambes de son animorphe humaine. Alors, tout en clopinant,
suivi de près par les vigiles essoufflés et en sueur, il commença à
démorphoser.

CHAPITRE 6

— Stop ! cria l'un des vigiles. Je vous ordonne de vous arrêter !

Mais Ax n'avait aucune envie d'obéir. Il était affolé.

Une femme sortit du salon de beauté avec un sac plein de flacons aux couleurs brillantes. Ax la percuta de plein fouet. Le sac s'envola.

Les tentacules commencèrent à pousser au sommet de son crâne. Les yeux apparurent à leur extrémité et pivotèrent vers l'arrière pour surveiller les poursuivants.

Parmi eux se trouvaient Jake et moi. Nous devancions les vigiles, mais pas de beaucoup. Heureusement, ils devaient penser que nous courions juste pour nous amuser. J'entendis l'un des gardes crier dans son talkie-walkie :

— Bloquez-les à l'entrée est !

Des pattes poussèrent sur la poitrine de l'animorphe humaine d'Ax. Ses propres pattes antérieures, d'abord petites, puis de plus en plus grandes.

Il ralentit pendant que ses jambes humaines se transformaient. Ses genoux s'articulèrent en sens inverse, son échine s'allongea pour former un début de queue.

C'est là que des hurlements retentirent.

— Ahhh ahhhhhh !

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Les gens criaient, couraient, lâchaient leurs paquets en voyant l'être cauchemardesque qu'était devenu Ax. Mi-humain, mi-Andalite. Une chose indescriptible, changeante, avec des membres à moitié formés.

Je ne pouvais pas leur reprocher. Moi aussi, j'avais envie de hurler.

Nous approchions de la sortie en passant devant l'atelier de

cordonnerie.

Soudain, Ax trébucha en s'emmêlant avec ses pattes en formation. Il glissa sur le sol de marbre poli.

Nous avons semé la plus grande partie de la foule, mais les vigiles étaient toujours sur nos talons.

— Tirez-vous de là, les gosses ! nous cria l'un d'eux. Ce type pourrait être dangereux.

Ax se releva d'un bond. Il était nettement plus sûr de lui, maintenant qu'il reposait sur ses quatre sabots d'Andalite. Son animorphe était pratiquement achevée. Sa bouche avait disparu, ses yeux supplémentaires étaient en place, ses deux bras et ses quatre jambes étaient entièrement développés.

Et, pour finir, sa queue apparut.

C'est à ce moment-là que j'entendis le vigile le plus proche murmurer avec une terreur respectueuse :

— Un Andalite !

Je me retournai vivement et le dévisageai. Seul un Contrôleur pouvait reconnaître un Andalite.

Le vigile-Contrôleur dégaina son revolver.

— Fuis ! criai-je à Ax.

Le Contrôleur s'était posté entre Ax et la sortie. Grosse erreur. La queue de l'Andalite frappa, plus rapide que l'éclair. Le revolver du vigile s'envola, tandis que son propriétaire se tenait la main, maintenant rouge de sang.

Nous avons franchi la porte en courant comme des fous.

Des sirènes !

— Cette fois, ce sont de vrais flics qui s'amènent, dis-je. Pas de simples vigiles.

< Où faut-il aller ? > s'inquiéta Ax en utilisant la parole mentale.

— Tiens, maintenant il demande conseil ?

Je scrutai les alentours. Plus question de prendre le bus. Les vigiles jaillirent des portes vitrées. Les flics fonçaient sur nous dans leurs voitures bleues.

Une seule solution : fuir. Nous avons fui. Le long des voitures en stationnement. Deux adolescents et un être qui n'appartenait pas à cette planète.

— L'épicerie ! cria Jake.

— Quoi ? haletai-je (je commençais à être fatigué).

— Là-dedans ! ordonna-t-il.

Il désignait le magasin d'alimentation situé de l'autre côté du parking. C'était la seule issue possible. Les voitures de police nous entourèrent.

— Halte-là !

— Pas question, dis-je.

Nous avons franchi au triple galop les grandes portes de verre du supermarché. Je m'attendais à entendre des pistolets tirer et des balles siffler.

— Jake ! appellei-je. Viens me donner un coup de main !

J'avais une idée pour ralentir nos poursuivants. Empoignant une longue rangée de Caddie emboîtés les uns dans les autres, je les propulsai vers les portes. Jake en fit autant.

Et nous sommes repartis à fond, Ax dérapant maladroitement sur le sol glissant et heurtant les piles de conserves. Des boîtes d'olives et de tomates s'écroulèrent derrière lui. Les clients hurlaient.

— Un monstre ! Maman, c'est un monstre ! s'exclama une petite fille.

— Ce n'est qu'un faux monstre, lui assura sa mère. Je t'assure, un faux monstre.

Et, tout à coup, la solution de nos ennuis m'apparut. Elle se trouvait à l'extrémité de l'allée. Mais j'avais besoin d'un peu de temps. Il fallait que je fasse partir tout le monde. Pas question de l'utiliser devant témoins.

— Il y a une bombe ! hurlai-je le plus fort possible. UNE BOMBE !

— Quoi ? fit Jake.

— Il y a une bombe ! Il y a une bombe dans le magasin ! Sauvez-vous ! Dehors ! Tout le monde dehors ! UNE BOMBE !

— Qu'est-ce qui te prend ? me cria Jake.

— Les flics ont encerclé le magasin. Il n'y a qu'une seule façon de s'en sortir, expliquai-je en montrant le bac des homards vivants tout au bout de l'allée, à côté du comptoir des fruits de mer.

— Oh, non, gémit Jake.

— Oh, si, ricanai-je.

Les clients s'enfuyaient, affolés par la prétendue bombe ou simplement par Ax, mais les Caddie bloquaient la porte, et les gens qui se bousculaient pour s'échapper ralentirent les policiers pendant quelques précieuses minutes.

J'eus l'impression que les policiers-Contrôleurs veillaient à ce qu'aucun vrai policier ne nous poursuive. Ils nous voulaient pour eux tout seuls. Sans témoin humain.

— Allons faire trempette, dis-je.

Le bac à homards était heureusement très grand. Je me hissai le long de la paroi de verre et jusqu'au niveau de l'eau. Jake en fit autant. Nous avons ensuite saisi chacun un homard et en avons lancé un troisième à Ax.

Assimiler l'ADN d'un homard n'était pas si facile. Cela exigeait de la concentration, et j'étais obsédé par l'idée qu'il y avait un tas de policiers autour du magasin, prêts à l'envahir. Et qu'ils auraient tous des revolvers.

Le homard devint inerte et passif, comme tous les animaux pendant qu'on les assimile. Nous avons enlevé nos vêtements et nos chaussures et les avons cachés dans une poubelle avec le sac du Bazar de l'électronique. Ax avait déjà commencé à morphoser. Jake et moi avons attendu qu'il ait un peu rétréci pour le porter dans le bac avec nous.

Il était déjà dur, comme cuirassé, et ses bras avaient commencé à se fendre et à gonfler.

J'entrepris alors de morphoser.

Il m'était souvent arrivé d'avoir peur, depuis que nous étions devenus des Animorphs, mais je ne m'y étais jamais habitué. Et je vous avoue que j'avais tellement peur que mes os s'entrechoquaient.

D'une seconde à l'autre, ils allaient arriver et nous tomberaient dessus en pleine transformation.

Je regardai Jake. Ses yeux avaient disparu, remplacés par des grains de plomb noirs.

— Pouah !

Pendant que je l'observais, huit minces pattes bleues, articulées comme celles des insectes, jaillirent de sa poitrine.

— Aaaaaaah ! criai-je horrifié.

La figure de Jake parut se déchirer, s'ouvrir sur un mélange

confus de mandibules. Je crois que ce spectacle m'aurait fait vomir si j'avais eu une bouche, ce qui n'était plus le cas.

À cet instant précis, je sentis surgir de mon front des antennes semblables à des lances d'une longueur incroyable.

En morphosant, je rapetissais et m'enfonçais dans l'eau qui, au début, m'arrivait aux chevilles et qui montait maintenant jusqu'à mon cou.

J'éprouvais la sensation terrifiante de savoir que tous les os de mon corps étaient en train de se dissoudre, tandis qu'une dure carapace me recouvrait entièrement.

Mon corps humain se liquéfiait.

Ma vision humaine s'estompait. Je ne voyais plus de la même façon qu'un homme.

Ce qui m'arrangeait, parce que je ne tenais pas du tout à voir ce que j'étais en train de devenir.

CHAPITRE 7

Je crois que je me serais mis à hurler sans pouvoir m'arrêter, seulement je n'avais plus de bouche, ni de gosier ni de cordes vocales capables d'émettre un son.

J'avais quatre paires de pattes. J'avais également deux énormes pinces que je voyais, si on peut appeler cela voir, car mes yeux de homard ne m'en fournissaient qu'une image fragmentée. Je n'apercevais pas grand-chose du restant de mon anatomie, mais je distinguais d'autres homards dans l'eau.

J'avais très peur.

Manger.

Tuer et manger.

Le cerveau du homard se manifesta brusquement en envahissant ma conscience humaine. J'avais deux pensées.

Manger.

Manger.

Tuer et manger.

Je recevais des impulsions de sens dont j'ignorais tout.

Mes interminables antennes captaient la température de l'eau, son écoulement et ses vibrations, mais j'ignorais ce que cela signifiait.

Mes yeux, au début, étaient pratiquement inutilisables. Ils me transmettaient des images fractionnées, incompréhensibles, sans aucune des couleurs que je connaissais.

Je voyais mes pinces devant moi ainsi que mes antennes et, derrière moi, je distinguais une forme bombée, bleuâtre, hérissée de bosses et de saillies.

C'était mon corps ! M'en rendre compte me donna la nausée. C'était mon dos, ma carapace.

Je ne pouvais pas baisser les yeux pour voir mon ventre, ni les appendices velus qui s'agitaient sous ma queue. Je ne

pouvais pas voir mes huit pattes d'araignée, mais quand elles me propulsaient brusquement en avant, je les sentais gratter le fond de verre du bac.

< Jake ? > appelai-je.

< Oui, je suis là. >

Il semblait lui aussi inquiet, ce qui me fit plaisir parce que j'étais prêt à fondre en larmes. Pour autant que les homards puissent pleurer.

< Ça va ? >

< Ça va, mais ce n'est pas mon animorphe préférée. >

< Non >, approuvai-je.

Ça faisait du bien de lui parler. Je crois que sans cela, je serais devenu cinglé.

< Ax ? > appela à son tour Jake.

< J'ai... j'ai la sensation... d'avoir faim. Cet animal désire manger >, répondit Ax.

< Bon, eh bien, c'est assez normal, quand on morphose >, dis-je.

La plupart des animaux ne pensent pratiquement qu'à la nourriture, et je ne crois pas que les homards soient des génies.

< Il est à la recherche d'une proie >, dit Ax tout étonné.

< Je sais. Qui aurait pensé que les homards sont des prédateurs ? > ajoutai-je.

< Il est plus facile de s'adapter aux instincts d'un prédateur qu'à ceux d'une proie. La peur de la proie peut être incontrôlable >, reprit Jake.

Je vis un homard approcher.

< C'est toi, Jake ? Remue ta pince gauche. >

La pince gauche resta immobile. Je m'aperçus qu'elle était ceinturée d'un anneau de caoutchouc. Aucun de nous n'en portait, il ne faisait pas partie de l'ADN du homard.

Il y avait un homard sans caoutchouc sur ma gauche et un autre derrière moi. Nous trois. Une demi-douzaine de homards à anneau de caoutchouc nageaient dans le bac ou étaient simplement immobiles sur le fond.

< À propos de peur, dis-je. Est-ce que l'un de vous voit en dehors du bac ? >

< Seulement des ombres, dit Jake. Ces yeux sont minables. >

< Oui, encore pires que vos yeux humains >, approuva Ax.
< C'est vraiment pénible, dis-je. Je n'avais encore jamais eu de carapace. >

< En revanche, ces pinces sont extrêmement pratiques >, estima Ax.

Je le vis les ouvrir et les refermer.

< Ax ? dit Jake. Tu prétends avoir la possibilité de tenir un décompte exact du temps qui passe ? Commence à chronométrer. >

< Bien, prince Jake. Jusqu'ici, dix de vos minutes se sont écoulées. >

< Tant que ça ? m'étonnai-je. Dix minutes ? Les policiers ont dû pénétrer dans le magasin depuis longtemps. >

< C'est ce que j'étais en train de penser >, ajouta Jake.

< On a intérêt à attendre le plus longtemps possible. Presque deux heures, repris-je. Bien que je n'aie aucune envie de passer plus de temps que le strict nécessaire dans cette répugnante animorphe. >

D'après Ax, une heure s'était écoulée lorsque la chose se produisit.

Je perçus une étrange perturbation. Un objet volumineux avait troublé l'eau. Je sentis une présence au-dessus de moi.

Avant d'avoir eu le temps de réfléchir ou de réagir, j'éprouvai une sensation de pression sur ma carapace.

Je m'élevai rapidement dans le vivier, j'étais soulevé...

< Jake ! Quelque chose m'a attrapé ! >

Un choc ! J'étais hors de l'eau.

Sécheresse. Chaleur. J'agitai éperdument mes antennes en essayant de comprendre ce qui m'arrivait. Mes yeux n'enregistraient qu'une lumière crue et de grandes ombres troubles.

Quelque chose d'énorme referma brutalement ma pince droite. Impossible de la rouvrir. Puis ce fut le tour de la gauche.

Des anneaux de caoutchouc ! Je ne pouvais pas les voir, dans ce milieu sec où j'étais quasiment aveugle, mais je devinais ce qui s'était passé.

Quelqu'un s'était emparé de moi pour entourer mes pinces d'anneaux de caoutchouc.

Et puis je tombai, je glissai, je frottai des corps étrangers et je compris qu'il s'agissait d'autres homards.

< Jake ! Tu es là, toi aussi ? >

< Oui, mais ne me demande pas ce que cela signifie : je vois et j'entends assez mal. >

< C'est eux ? Ce sont les Contrôleurs ? >

Quelque chose de très froid me tomba dessus et glissa le long de mon corps.

De la glace ?

Pendant un instant, j'eus l'impression de me balancer comme si j'étais sur une balançoire.

< Ax ? >

< Oui, Marco. Je suis là, moi aussi. Qu'est-ce qui se passe ? >

< Aucune idée, répondis-je. On est peut-être entre les mains des policiers. À moins que ce ne soit dans celles des Contrôleurs. Je ne sais pas. >

< On reste morphosés le plus longtemps possible, décréta Jake. On trouvera peut-être un moyen de s'en sortir, mais si ce sont les Contrôleurs qui nous tiennent, la pire des erreurs serait de démorphoser. >

La glace semblait m'endormir. Ou, plus exactement, m'engourdir.

Je suppose que je dus m'assoupir pendant un instant. Je ne savais pas combien de temps s'était écoulé lorsque je fus subitement réveillé et que j'entendis dans ma tête la voix somnolente d'Ax annoncer :

< Il ne nous reste plus que sept minutes. >

Cela me fit un choc. Pas question de passer le reste de mes jours piégé dans le corps d'un homard.

< Bon, je laisse tomber cette animorphe, et tant pis si on me voit >, m'écriai-je.

< D'accord, admit Jake. Le délai est écoulé. Nous devons tenter notre chance. >

< Il fait plus chaud que tout à l'heure, c'est toujours ça >, dis-je.

J'essayai d'explorer les alentours, mais mes antennes ne captaient rien hors de l'eau et mes yeux ne décelèrent que des formes grises, brouillées et incompréhensibles.

Je me concentrai pour démorphoser. J'étais en train de me demander si je pourrais maintenir mes yeux fermés. Je ne tenais pas du tout à voir Jake et Ax démorphoser. Une fois m'avait suffi. J'avais déjà fait provision de cauchemars pour un bon mois.

< C'est parti >, dis-je et je commençai à me transformer.

Mais, à ce moment-là, j'éprouvai à nouveau une sensation de pression sur ma carapace. Mes pinces furent libérées. Quelqu'un ou quelque chose avait retiré les anneaux de caoutchouc.

Et, soudain, je me sentis enveloppé par une vague de chaleur.

De la vapeur.

Oh non !

CHAPITRE 8

< Noooooooooon ! > hurlai-je silencieusement.

Je savais où j'étais : dans la main d'une personne qui s'apprêtait à me plonger dans une marmite d'eau bouillante !

< Noooooooooooooon ! >

J'ignore si ce fut dû à ma formidable envie de crier ou simplement aux hasards de l'animorphe, mais ma bouche humaine fut l'une des premières choses à apparaître.

Des petites lèvres béantes remplacèrent ma « bouche » de homard.

N'ayant encore ni poumons normaux ni cordes vocales, je ne pouvais produire aucun son.

Mais je suppose que ce n'était pas nécessaire.

La soudaine apparition de lèvres sur un homard fut probablement suffisante pour que la femme me lâche.

Je tombai. Mes pinces accrochèrent le bord de la marmite. Pur hasard. Je restai suspendu, pendant que ma queue se retroussait à quelques centimètres de l'eau en ébullition.

Je grandis rapidement et devins une créature de la taille d'un nouveau-né, à demi recouverte d'une fine peau rigide. Des yeux humains prirent la place des billes noires inutilisables. Les antennes rentrèrent dans mon front. J'entendis un grincement lorsque ma colonne vertébrale se reforma.

Un sursaut désespéré me fit basculer par-dessus le bord de la marmite, et j'atterris sur le fourneau, sur le dos de ma carapace, les yeux fixés au plafond.

Je me tortillai pour m'éloigner de la chaleur et tombai, mais pas de très haut, parce que j'avais maintenant la taille d'un nourrisson plus humain que homard. Mais j'étais un poupon affreux, doté de huit pattes sortant de son ventre et de sa poitrine.

Mon ouïe humaine me revint avec une brutale soudaineté.

— Ahhhhhh ! Ahhhhhh ! Ahhhhhh ! Ahhhhhh !

Quelqu'un poussait des cris démentiels.

Mes jambes aussi étaient de retour ! Je me levai et regardai autour de moi. J'aperçus une femme plutôt jolie, si ce n'est que ses yeux étaient écarquillés de terreur et qu'elle hurlait.

— Ahhhhhh ! Ahhhhhh ! Ahhhhhh !

Derrière elle, je reconnus le sac en plastique rempli de glace dans lequel elle nous avait rapportés du supermarché. Maintenant, nous étions dans sa cuisine. Jake, déjà en grande partie humain, avait encore un pied dans le sac. Ses huit pattes rentrèrent dans sa poitrine, ses yeux humains apparurent.

Ax était une combinaison véritablement repoussante d'Andalite et de homard mais, sous mes yeux, les derniers vestiges de crustacé disparurent bientôt.

Malheureusement, cela n'améliora nullement l'état de la jeune femme.

— Ahhhhhh ! Ahhhhhhhhhh ! Ahhhhhh !

— Ayez pas peur, m'dame, dis-je. On ne vous fera aucun mal.

— Calmez-vous, madame, insista Jake. Je vous en prie, calmez-vous.

Les yeux de la femme passaient avec affolement de moi à Jake et à Ax. Elle continua à hurler.

— Ahhhhhh ! Ahhhhhhhhhh ! Ahhhhhh !

— Écoutez, tout va bien, repris-je. On va s'en aller. Personne ne vous fera le moindre mal.

— Vous... vous... vous êtes des homards ! réussit-elle à bredouiller.

— Effectivement, je reconnais que c'est difficile à admettre, dis-je. Mais ce n'est pas grave. Ce n'est qu'un rêve.

— C'est un... un... un rêve ?

— Bien sûr, madame, un simple rêve, confirma Jake d'un ton rassurant.

Je me tournai vers Ax.

— Tu peux morphoser immédiatement en homme ? Il faut qu'on sorte d'ici.

< Je peux remorphoser >, m'assura-t-il et il s'y mit aussitôt.

— Nous allons partir, expliqua Jake. Vous vous réveillerez

après notre départ, d'accord ? Mais il vaudrait mieux ne pas parler de ce rêve.

La femme secoua vigoureusement la tête.

— Vous comprenez, cela risquerait de vous attirer des ennuis avec... avec certaines personnes. De plus, les gens penseraient que vous êtes folle.

Elle hocha la tête avec la plus grande conviction.

Ax était presque humain. Nous étions tous trois vêtus de nos tenues un peu ridicules – dans ces circonstances – d'animorphe, mais il faudrait s'en contenter.

Nous nous dirigeons vers la porte lorsque j'aperçus trois autres homards, restés dans le sac de glace. Le dîner devait être prévu pour six personnes.

— Dites, madame ? demandai-je. Vous voulez bien nous faire une petite faveur ? Emmenez ces trois-là jusqu'à la plage et remettez-les à la mer. D'accord ?

CHAPITRE 9

Jake et moi, on jouait aux jeux vidéo au centre commercial. J'étais en train de l'écraser. Il était distrait parce qu'il mangeait.

Il mangeait un gros insecte rouge armé d'énormes pinces. Je lui dis de ne pas faire cela, que ça lui donnerait des crampes d'estomac, mais il n'en tenait aucun compte.

Et puis, soudain, son ventre explosa et ses tripes volèrent dans tous les sens. Huit grandes pattes d'araignée apparurent comme si une créature essayait de s'extirper de ses boyaux.

Je voulus m'enfuir, mais j'étais entouré de vapeur. Je brûlais !

J'essayai de courir, mais mes jambes avaient disparu, remplacées par une queue qui fouettait et cinglait.

Je hurlai.

Encore et encore.

— Marco ! Réveille-toi, Marco !

Mes yeux s'ouvrirent d'un seul coup. L'obscurité. Quelqu'un me secouait. Je ne savais pas où j'étais.

— M'man ?

Un silence. Puis :

— Non.

Mon cerveau replongea dans la réalité. Je me trouvais dans ma chambre. Mon père était assis au bord de mon lit. Il semblait soucieux et triste.

— Ce n'est que moi, dit-il en lâchant mes épaules.

J'étais trempé de sueur. De sueur froide.

— J'ai l'impression que tu faisais un cauchemar, reprit mon père.

— Oui, balbutiai-je. Désolé de t'avoir réveillé.

— Je ne dormais pas.

Je regardai mon réveil. Les chiffres lumineux marquaient

trois heures dix-huit. Inutile de demander à mon père pourquoi il ne dormait pas. Il lui arrivait souvent de rester éveillé une bonne partie de la nuit, parfois en regardant la télévision, parfois simplement les yeux dans le vide.

Il était comme ça depuis la mort de ma mère.

Mon père est très différent de moi. D'abord, il est plutôt grand. Il a aussi le teint plus clair et des yeux noisette. Ma mère était une Hispano-Américaine aux cheveux et aux yeux très sombres. Tout le monde dit que je lui ressemble. Je sais que c'est vrai parce que parfois, quand il pense à elle, mon père lève les yeux et me regarde comme s'il ne me voyait pas, comme si j'étais l'image de quelqu'un d'autre.

— Ça va, maintenant, le rassurai-je. Tu devrais essayer de dormir un peu.

Il hocha la tête.

— Oui, c'est ce que je vais faire. Dis-moi, Marco, ce n'était pas d'elle que tu rêvais, par hasard ?

— Non, p'pa. Pourquoi ?

— Parce que, en te réveillant, ton premier mot a été « m'man ».

— Je devais être encore à moitié endormi.

— Ça ne t'arrive jamais ? De rêver d'elle ?

— Quelquefois. Mais, ce n'est jamais effrayant.

Il parvint presque à sourire.

— Non, il n'y aurait aucune raison, n'est-ce pas ?

Il prit la petite photo encadrée de ma mère qui est posée sur ma table de nuit, et son visage fut envahi par l'expression de tristesse que j'y voyais tous les jours depuis deux ans.

Une partie de moi-même se met en colère, quand je le vois comme ça. Elle a envie de lui crier : « P'pa, ressaisis-toi. Oublie-la. Elle est morte, et elle ne voudrait sûrement pas que nous passions le restant de nos jours à nous lamenter. »

Mais je ne le dis jamais.

Au bout de quelques minutes, il se leva, me recommanda une dernière fois de ne pas avoir peur des fantômes, et s'en alla. Je savais qu'il irait s'asseoir dans le salon, tout seul, et finirait par s'endormir dans son fauteuil.

Je restai couché dans le noir, à essayer de me sortir ce

cauchemar de la tête, mais ce n'est pas facile d'oublier un cauchemar qui est réel.

* * *

< Voilà. C'est terminé. >

Ax nous présentait fièrement un ramassis de composants électroniques qui ressemblait vaguement à une télécommande qui aurait explosé, mais en plus petit.

C'était le lendemain, et nous étions tous réunis dans les bois, sous un gros chêne. Un pique-nique assez spécial. Jake et Cassie avaient apporté à Ax divers outils – tournevis, fer à souder, perceuse à batteries, marteau, clé à molette, pinces – et, bien entendu, les pièces électroniques que nous avions cachées au milieu des débris avant l'incident des homards.

Rachel avait fourni les sandwiches, et moi un pack de six boîtes de Pepsi.

C'était une belle journée, chaude et ensoleillée. J'avais besoin de beau temps. J'avais besoin de soleil. J'avais passé une mauvaise nuit et insuffisamment dormi.

— Alors, Ax, dis-je. C'est quoi, ce bidule ?

< Une balise de détresse capable d'émettre sur les fréquences des Yirks, répondit-il avec satisfaction. Je sais qu'elle est réglée sur une fréquence yirk parce que nous l'avons déjà utilisée pour les tromper. Pour envoyer de fausses instructions. >

— Tout ce qu'il lui faut pour ça, c'est un transmetteur Espace-Z, soupira Jake avec lassitude en m'adressant un clin d'œil.

Peut-être Jake était-il un peu démoralisé par l'histoire des homards, lui aussi. Il paraissait grincheux et distrait, ce qui n'est pas du tout son genre.

— Et comme on ne peut pas se procurer un transmetteur Espace-Z, c'est pratiquement inutilisable, si je comprends bien ? demanda Rachel.

< Oui, absolument inutilisable sans transmetteur. >

Rachel leva les bras au ciel.

— Mais alors, à quoi ça sert, tout ça ?

Jake haussa les épaules sans lui répondre. Cassie se glissa

auprès de lui et lui serra le bras très fort. Personne n'était censé le remarquer, mais la mine renfrognée de Jake s'éclaira aussitôt.

En revanche, cela n'eut aucun effet sur ma mauvaise humeur.

— Bon, eh bien je suppose que les humains, d'ici un siècle ou deux, découvriront l'espace zéro et construiront des transmetteurs. Entre-temps, je vais manger un sandwich.

Tobias arriva en planant presque silencieusement entre les arbres et se posa sur une branche basse du chêne sous lequel nous étions installés.

< Personne aux alentours, signala-t-il. Ça paraît sûr, au moins en ce qui vous concerne, parce qu'un aigle royal rôde à cinq cents mètres d'ici, vers le sud. Je crois que je vais rester planqué un moment en espérant qu'il finira par s'en aller. >

Une fois de plus, je réalisai combien la vie de Tobias est difficile. Il partage les mêmes risques que nous tous et, en plus, il est exposé à d'autres dangers, qui résultent de sa condition de faucon à queue rousse. Les aigles royaux chassent parfois le faucon. Ils sont plus gros et plus rapides que lui.

< Alors, quoi de neuf ? > voulut savoir Tobias.

— Nous sommes en possession d'une balise de détresse totalement inutilisable, lui répondit Rachel. Il nous faudrait un transmetteur qui ne sera probablement pas inventé sur cette planète avant un siècle ou deux.

< Et Chapman ? > reprit Tobias.

— Quoi, Chapman ? demandai-je.

Chapman, c'est le directeur de notre collège. C'est également l'un des chefs Contrôleurs.

Je l'avais haï en découvrant qu'il était un Contrôleur mais, par la suite, nous avons appris qu'il avait conclu un marché avec les Yirks et qu'il n'avait accepté de devenir leur esclave que pour sauver sa fille Melissa.

Il est difficile d'en vouloir à quelqu'un de protéger son enfant, même si cela a pour conséquence de faire de lui un ennemi mortel. C'est l'un des aspects affreux de la lutte contre les Yirks. Le véritable ennemi, c'est l'abominable larve qui se cache dans le cerveau des gens. L'hôte est souvent totalement innocent.

< Nous savons que Chapman communique avec Vysserk Trois. Suivant l'endroit où se trouve celui-ci, il l'appelle soit sur le vaisseau Amiral, soit sur le vaisseau Mère. Est-ce que cela ne prouve pas que l'émetteur secret de Chapman est équipé d'un de ces transmetteurs Espace-Z ? >

< Si ! s'exclama aussitôt Ax. Si ce Contrôleur communique avec un vaisseau yirk, il faut obligatoirement qu'il dispose d'un transmetteur Espace-Z. Les vaisseaux yirks sont tous indétectables. Pour les repérer, il faut une déflexion Espace-Z. >

Jake croisa mon regard.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il.

Je souris, en dépit du fait que je n'aimais pas du tout la direction dans laquelle s'orientait la conversation.

— C'est gros comment, un machin Espace-Z ? demanda Cassie.

Ax rapprocha deux doigts pour indiquer un objet de la taille d'un petit pois.

< Un émetteur est toujours équipé d'un certain nombre de transmetteurs excédentaires. On pourrait en prendre un sans que ça se remarque. Pas immédiatement, en tout cas. >

Rachel se leva.

— Pas question de retourner chez Chapman, déclara-t-elle fermement. La dernière fois, ils ont failli s'en prendre à Melissa. Impossible de recommencer à morphoser en son chat. Maintenant, Chapman est sur ses gardes. Ce coup-ci, ce ne serait pas du gâteau. Non pas que cela ait été extrêmement simple la première fois, ajouta-t-elle.

— Une première historique, observai-je. Rachel s'oppose à une mission.

— Elle a raison, dit Jake. Nous ne ferons rien qui puisse mettre à nouveau Melissa en danger. Morphoser en chat est donc hors de question. De même que tout autre plan entraînant un risque majeur d'être découverts par Chapman.

Pendant un instant, personne ne dit un mot.

Finalement, Ax s'exprima silencieusement dans nos têtes.

< Je n'ai pas le droit de demander à qui que ce soit de courir des risques pour moi. Vous m'avez repêché au fond de l'océan, vous m'avez protégé, et mon inconscience a failli causer hier la

mort de prince Jake et de Marco. >

Ces paroles me surprirent un peu. Je devais plutôt m'attendre à ce qu'il insiste pour que nous l'aidions.

— Et si... commença Cassie.

Tous les yeux se tournèrent vers elle.

— Si quoi ? demanda Jake.

— S'il existait un moyen de pénétrer dans le sous-sol de Chapman, où se trouve la pièce secrète qui abrite l'émetteur, sans passer par la maison ? Et pratiquement sans aucun danger de se faire pincer ?

Je sentis mon cœur se serrer.

— Du moment qu'il ne faut pas morphoser en un animal doté d'une carapace.

J'avais dit cela pour plaisanter, mais Cassie me regarda gravement.

— À quoi penses-tu ? m'inquiétai-je. À un homard ? Comment un homard pourrait-il...

— Non, dit-elle. Pense à quelque chose de plus petit. Beaucoup plus petit. Beaucoup, beaucoup plus petit.

CHAPITRE 10

Des fourmis. Voilà l'idée géniale de Cassie. Des fourmis.

Parce qu'elles pourraient pénétrer dans la cave de Chapman, et emporter le minuscule transmetteur.

Des fourmis.

Voilà à quoi en était réduite ma vie. Cela se termina par deux heures de discussion pour savoir s'il valait mieux que ce soit des fourmis rouges ou des fourmis noires.

Je finis par m'en aller, écoeuré. Je ne voulais pas être une fourmi, ni rouge, ni noire, ni de quelque couleur que ce soit.

Je revis Jake le lendemain, au collège. Je sortais du cours d'histoire où je venais de loucher une interrogation écrite.

Mon humeur n'était pas exactement au beau fixe.

J'étais en train d'ouvrir mon casier en ruminant de sombres pensées au sujet de la guerre mexico-américaine et de ce qui est censé la distinguer de la guerre d'indépendance du Texas.

— Salut, me dit Jake. La réponse est « noire ». Il paraît qu'autour de la maison de Chapman, la plupart des fourmis sont noires. Tobias a vérifié.

Je jetai un coup d'œil derrière Jake pour m'assurer que personne n'était suffisamment proche pour l'entendre.

— Jake, je ne veux pas être un insecte. J'ai déjà été un gorille, une chouette, un dauphin, un aigle pêcheur, une truite et même un homard... et j'en oublie probablement. Le gorille était amusant, le dauphin était amusant, la chouette était amusante. Mais une fourmi ? Ça n'a rien d'amusant. Fondamentalement, les fourmis ne sont pas une bonne idée.

Jake haussa les épaules.

— J'ai bien été une puce. Et c'était géant. (Il sourit comme s'il venait de faire la plaisanterie la plus spirituelle du monde.) Sérieusement, ce n'était pas la joie. Je ne voyais rien, je

n'entendais à peu près rien, je ressentais uniquement des vibrations. Tout ce que je savais, c'était que j'aimais la chair tiède et que, quand j'avais faim, il me suffisait de percer un trou dans une peau tiède...

— Et de sucer le sang, ajoutai-je.

Il parut un peu gêné.

— C'était le sang de Rachel. Enfin, tout comme. Je veux dire que bon, d'accord, c'était le sang d'un chat, mais Rachel avait morphosé en ce chat.

— Jake, il t'arrive parfois de douter de ce qu'on fait ?

— Je m'efforce de ne pas y penser, reconnut-il. Mais écoute, il faut qu'on essaie de donner à Ax la possibilité de rentrer chez lui. S'il reste ici, il constitue un danger permanent pour nous. Cet Anda... (Il regarda autour de lui pour vérifier que personne ne l'écoutait et baissa la voix.) Cet Andalite n'arrête pas de cavalier autour de la ferme de Cassie. Qu'est-ce qui se passera si jamais quelqu'un l'aperçoit ? N'importe quel Contrôleur comprendra tout de suite de quoi il s'agit et se demandera pourquoi il se trouve dans la propriété des parents de Cassie.

Je hochai la tête.

— D'accord, tu as raison. Mais l'autre jour, j'ai failli y passer. Il s'en est fallu d'un cheveu que je sois bouilli vivant. Je sais que tu es un héros, Jake, mais pas moi.

Je sortis mon bouquin du placard, claquai la porte et partis dans le couloir. Jake m'emboîta le pas.

— Tu sais ce qui se passe dimanche prochain ? lui demandai-je brusquement alors que j'avais décidé de ne rien dire.

— Dimanche ? Non. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est le deuxième anniversaire. Il y aura deux ans, jour pour jour, que ma mère est morte. Et je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas si je dois en parler à mon père ou me taire. Mais il y a une chose dont je suis sûr : ce ne serait vraiment pas le moment de me faire tuer.

Je continuai à marcher. Il me laissa m'éloigner.

Deux ans.

Elle avait sorti le voilier du port et elle était partie toute seule en mer par gros temps. Personne n'avait compris pourquoi. Jamais elle n'avait fait cela. D'habitude, on sortait toujours tous

les trois ensemble.

Ce soir-là, une fois la tempête calmée, on avait découvert le bateau écrasé sur des rochers. La coque était éventrée. Aucune trace de ma mère, en dehors d'une ceinture de sauvetage en lambeaux.

On n'avait jamais retrouvé le corps. Les garde-côtes avaient dit que ça arrivait. C'est grand, l'océan.

« L'espace aussi », dit une voix dans ma tête.

Quelque part, très, très loin, une mère et un père se demandaient ce qu'étaient devenus leurs enfants.

Pendant longtemps, je m'étais raconté des histoires dans lesquelles ma mère était toujours en vie, sur une île déserte ou ailleurs. Mais je crois être quelqu'un de réaliste. J'avais fini par accepter.

Et les parents d'Ax finiraient par accepter le fait que lui et son frère, le prince Elfangor, ne reviendraient pas. Qu'ils s'étaient perdus à tout jamais dans l'espace.

Perdus en se battant pour défendre la Terre. Pour secourir l'espèce humaine.

Pour me sauver.

J'aperçus Cassie qui marchait devant moi en compagnie de quelques amies. En me voyant, elle sourit du bout des lèvres. À l'école, on était censés s'ignorer plus ou moins les uns les autres, afin que personne ne se doute qu'on se voyait beaucoup, Jake, Cassie, Rachel et moi.

En la dépassant, je murmurai :

— Dis à Jake que je le ferai. Il y a des moments où je suis furieux d'avoir une conscience.

CHAPITRE 11

— Je me demande pourquoi ces gens-là ont déménagé, dit Cassie.

— Peut-être parce que ça leur déplaisait de vivre à côté d'un Contrôleur participant à une conspiration pour conquérir le monde. Ou alors, ils n'aimaient pas les professeurs. C'est un point de vue que je peux comprendre.

Nous nous trouvions dans l'arrière-cour de la maison voisine de celle de Chapman. Elle était inoccupée et, sur le devant, un écriteau annonçait « À vendre ». Cela incitait évidemment à s'interroger sur les motifs qui avaient poussé les propriétaires à s'en aller, parce que le comportement des Chapman n'avait jamais rien eu de suspect. C'est ça le problème, avec les Contrôleurs : on ne sait jamais qui l'est et qui ne l'est pas.

— De toute manière, ça nous arrange, dit Jake.

Il faisait nuit. La lune étant pleine et le ciel clair, nous nous dissimulions dans l'ombre d'un arbre. Une haute clôture de bois nous séparait de la maison de Chapman.

Ax était en train de retrouver son corps d'Andalite.

Ayant capturé quelques fourmis dans la grange de Cassie, nous étions prêts à passer à l'action. J'avais peur. Terriblement peur. Les autres aussi devaient ressentir la même chose. Tout le monde parlait trop, signe manifeste de nervosité. Cassie frissonnait comme si elle était gelée, alors qu'il faisait près de 20°.

— Tobias ? appelai-je. (Il était perché dans l'arbre, sur une branche basse, à quelques centimètres au-dessus de ma tête.) Tu vois bien ?

< Je crois que je vous verrai tant que vous resterez sur le sol, me répondit-il. Le clair de lune m'aide, mais je vois quand même beaucoup moins bien la nuit que le jour. Dans l'obscurité,

mes yeux ne sont pas tellement meilleurs que les vôtres. >

— Bien fait, m'exclamai-je.

Jake consulta sa montre.

— C'est le moment. Nous savons que Chapman doit assister à la réunion du Partage, et elle commence vers cette heure-ci.

Le Partage est une association qui sert de façade aux Contrôleurs. Elle leur permet de se réunir sans éveiller les soupçons. En principe, ce n'est qu'une association de jeunes, genre boy-scouts. En réalité, c'est un moyen, pour les Contrôleurs, de recruter des hôtes volontaires.

Car, que vous le croyiez ou non, certaines personnes choisissent d'accepter le contrôle des Yirks.

Inutile de demander à Jake comment il était au courant de la réunion du Partage : son frère, Tom, est un Contrôleur. Il occupe même un rang élevé au Partage.

— Tu es prêt, Ax ? demanda Jake.

L'Andalite devait reprendre sa forme d'Andalite avant de pouvoir morphoser, tout comme chacun de nous devait être humain pour effectuer une nouvelle morphose. Un jour, Cassie avait essayé de morphoser directement d'un animal à un autre. Elle n'avait pas réussi. Et Cassie est celle d'entre nous qui morphose le mieux.

< Je suis prêt >, répondit Ax.

— Tout le monde est prêt ? voulut savoir Jake.

— Oui, dit Rachel.

Même elle semblait tendue. Toute cette affaire baignait dans une ambiance d'angoisse. À moins que ce ne soit moi qui me faisais des idées.

— Bon, expliqua Jake. Aussitôt qu'on est tous morphosés, on traverse la pelouse, on longe le mur et on creuse la terre. On cherche une fissure ou un trou, et on pénètre dans la cave.

— D'accord. C'est tout simple, me moquai-je.

Je me concentrai sur la fourmi dont j'avais acquis l'ADN avant de venir. À dire vrai, la réflexion était assez limitée. Lorsque j'avais tenu la fourmi dans ma main, ce n'était qu'une tache noire. On voyait qu'elle avait un corps segmentaire et des pattes, mais c'était à peu près tout.

La morphose démarra très vite.

— Ouaaaah !

Je tombe ! Je tombe !

Ce fut ma première sensation. Je diminuais rapidement, et le sol se ruait vers moi comme dans ces cauchemars où on n'arrête pas de dégringoler sans jamais atteindre la terre.

Je devais encore mesurer une trentaine de centimètres lorsque ma peau sembla se plisser, comme si elle était brûlée. Elle durcit, comme des ongles, sinon plus, et devint d'un noir brillant.

Je regardai Cassie et faillis hurler.

Sa mutation était plus avancée que la mienne : à peine trente centimètres de haut et entièrement recouverte d'une carapace noire, luisante et ridée, ayant l'aspect du plastique.

Ses jambes se ratatinaient à vue d'œil. Ses bras aussi, mais en s'amincissant pour s'assortir aux jambes.

La troisième paire de pattes lui poussait sur la poitrine.

Quant à son visage...

Son visage n'avait plus rien d'humain, et sa tête était en forme de goutte d'eau. Des mandibules agressivement recourbées lui sortaient de la bouche, mâchoires énormes, dentelées, acérées, implacables.

Ses yeux, aplatis et ternes, n'étaient plus que des points noirs. Des antennes ressemblant presque à une paire de pattes supplémentaires jaillissaient de son front.

Étroitement resserré au niveau de la taille, son corps se dilatait vers le bas jusqu'à ressembler à un gros melon d'eau.

Je ne voulais pas voir cela, parce que je savais que je subissais exactement les mêmes transformations. Je le savais. Je refusais d'y penser. Tout ce que je voulais, c'était en finir, que les mutations soient achevées.

Soudain, de gigantesques lances rugueuses surgirent du sol tout autour de moi !

L'herbe ! À force de rétrécir, j'étais réduit pour de bon à la taille d'un insecte. Les javelots acérés qui m'encerclaient n'étaient que des brins d'herbe. Ils ne grandissaient pas : c'était moi qui diminuais.

L'un d'eux jaillit juste au-dessous de moi. Je fus soulevé, renversé, culbuté.

Et, à ce moment-là, ma vue s'éteignit brusquement. Mes yeux cessèrent tout simplement de fonctionner.

J'étais aveugle !

Aveugle et tombant, roulant, dégringolant le long d'un brin d'herbe.

CHAPITRE 12

J'étais sur mes pattes. Ça, je le savais. J'avais cessé de tomber.

Mais j'étais aveugle.

Mais pas complètement. Je n'étais pas plongé dans les ténèbres, mais mes yeux ne distinguaient aucun détail. Je voyais des taches de lumière et des zones d'obscurité, mais floues, fragmentées, et n'intéressant nullement mon cerveau de fourmi.

Le monde n'était plus destiné à être regardé.

Il était entièrement... différent. Je sentais que j'acquerrais quelque chose. Quelque chose comme... un sens. Presque une sensation.

Et puis je commençai à sentir... à sentir mes antennes bouger. Bouger d'avant en arrière, tâtonner. Non, pas tâtonner. Flairer.

Mes antennes flairaient. J'étais à la recherche d'une odeur. De plusieurs odeurs. Cela ne ressemblait nullement au flair humain. Ni au flair canin tel que Jake l'avait décrit lorsqu'il avait morphosé en chien Homer.

Ce genre de flair offre de nombreuses possibilités, de multiples subtilités.

Là, c'était tout différent. Je cherchais certaines odeurs. Uniquement un petit nombre d'odeurs.

J'essayai de me préparer. J'étais déjà passé par là. Il s'écoulait habituellement quelques brèves secondes avant que l'esprit de l'animal se manifeste avec toutes ses peurs, tous ses appétits et toute son intensité. Je devais m'y préparer. Les fourmis étant petites et faibles, elles avaient sûrement terriblement peur. Je devais m'y préparer. Il faudrait donc que je me...

Et là, boum !

L'esprit de la fourmi s'éveilla dans le mien.
Il n'y avait pas de peur. Aucune trace.
Il n'y avait pas d'appétits.
Il n'y avait pas de... de personnalité. Pas de moi.
Pas de moi.
Pas de...
Mes antennes balayèrent l'air. Bizarre. Ambiance inconnue.
Pas d'amis.
Territoire ennemi.
Sentir les ennemis. Sentir leurs déjections. Sentir les odeurs âcres dont ils enduisent le sol pour délimiter leur territoire.
< Comment ça se passe, les gars ? C'est Tobias. Vous vous sentez bien ? >
Des étrangers. Odeurs d'inconnus. Ils vont arriver. Ils vont tuer.
Tuer. Bientôt.
Partir.
< Jake. Marco. Rachel. Cassie. Répondez-moi. C'est Tobias. Parlez-moi. >
Je me mis en marche. Mes six pattes s'activèrent avec agilité. J'étais un insecte à peu près aveugle, se frayant un chemin à travers une forêt d'immenses brins d'herbe aux tranchants dentelés.
Nourriture. Odeur de nourriture. Trouve-la. Prends-la.
Changement immédiat d'orientation. Dirige-toi vers l'odeur de scarabée mort. Tu n'es pas seul. Nous. Les nôtres. Ils ont la bonne odeur. Ce ne sont pas des ennemis.
< Vous vous éloignez, les gars. Ce n'est pas par là. >
L'allure s'accélère. Les pattes explorent chaque brin d'herbe. Les antennes balayent l'air, cherchent les odeurs de l'ennemi, cherchent l'odeur de la carcasse que nous devons trouver et rapporter à la fourmilière.
< Écoutez-moi ! Ça ne va pas ! Vous vous laissez diriger par l'esprit des fourmis ! >
Ça se rapproche. L'odeur de la nourriture est plus forte.
Les mandibules s'agitent. Nous devons trouver une carcasse. Nous devons déterminer sa taille. Si elle est trop grosse pour être transportée, nous devons la découper en morceaux et en

porter chacun un bout à la fourmilière.

< Il faut absolument que vous preniez le contrôle ! Luttezz ! Ressaisissez-vous ! >

Sinon, les ennemis viendront. Et tueront.

L'odeur des ennemis était partout.

Voilà. Nous avons atteint le scarabée mort. Je humais l'air. Je tâtais le cadavre avec mes pattes, à maintes et maintes reprises, afin de déterminer son volume.

Qui, moi ? Mes pattes ?

Confusion.

< Luttezz ! Défendez-vous ! Il faut que vous preniez le contrôle ! >

C'était un gros scarabée.

Les autres étaient près de moi. J'écartai toutes grandes mes mandibules tranchantes et les plantai dans le scarabée, lacérant la carapace dure, mordant dans la chair.

< Écoutez-moi. Vous êtes en train de perdre le contrôle. Vous devez lutter ! >

Lutter ?

Soudain, je réalisai qu'il venait de se produire quelque chose... un son. Non, pas une odeur. Pas une odeur. Pas une sensation.

< Vous êtes des humains ! Des humains ! Écoutez-moi. Vous n'êtes pas des fourmis. Luttezz ! Défendez-vous ! >

Non, ni une odeur ni une sensation. Ça se passait dans ma tête.

Ma tête à moi.

Moi.

Marco.

< AHHH ! > hurlai-je intérieurement.

Tobias me raconta par la suite que mon cri lui avait fait une peur épouvantable. Il avait cru qu'on me tuait.

C'était exactement le contraire : je venais de renaître à la vie.

< AHHH ! AHHH ! AHHH ! >

< Qu'est-ce qui t'arrive ? > s'inquiéta Tobias.

< Je... je... je m'étais perdu, dis-je. J'avais disparu. J'étais perdu. Je n'existais même pas. >

< Laisse tomber cette animorphe ! > s'exclama Tobias.

Mais, maintenant, j'entendais les autres reprendre contact avec la réalité. Recommencer à exister. À parler.

< Qu'est-ce que c'est que ces créatures ? (C'était Ax, apparemment terrifié. Terrorisé.) Elles n'ont pas de personnalité ! J'étais perdu. Je ne pouvais me raccrocher à rien. Elles ne constituent pas un tout, elles sont seulement des fragments, comme les cellules d'un corps. De simples parcelles. Qu'est-ce que c'est que ces êtres répugnants ? >

< Écoutez, il vaut mieux démorphoser, insista Tobias. Ce truc-là est trop dur à maîtriser. Ce n'est pas normal. >

< Un groupe, expliqua Cassie qui paraissait bouleversée. Ce sont des insectes sociaux. Ils font partie d'une colonie. D'un groupe. J'aurais dû y penser. J'aurais dû le savoir. Ax a raison. Chacun de nous n'est qu'une partie d'un tout, comme une cellule dans un corps humain. >

< Eh ! J'aperçois d'autres fourmis. Elles viennent de votre côté >, nous prévint Tobias.

< À quelle distance sont-elles ? demanda Jake. Tu peux t'en rendre compte de là-haut ? >

< Je ne suis pas dans l'arbre, je suis là, à côté de vous. Vous n'êtes qu'à quelques centimètres de ma serre droite. >

< Pas question de reculer et de repartir de zéro, protesta Rachel. On termine ce qu'on a commencé. >

< Tout le monde maîtrise la situation, maintenant ? > voulut s'assurer Jake.

Un par un, nous avons répondu oui. Ce n'était que partiellement exact. Oui, j'avais pris le contrôle du cerveau de la fourmi, mais il était toujours là et son fonctionnement était totalement différent. C'était sa simplicité qui le rendait redoutable. La fourmi était un composant d'ordinateur, un tout petit élément, une fraction d'une entité plus importante : la colonie.

< Vous savez ? dit la voix de Cassie dans ma tête. En vous donnant un peu de mal, vous pouvez utiliser les yeux de la fourmi... un petit peu, en tout cas. En vous concentrant, vous devez distinguer la lumière de l'obscurité. C'est comme si on regardait une très, très mauvaise télé en noir et blanc, pleine de parasites. Et vous n'apercevez que ce qui se trouve juste devant

vous. Mais vous pouvez presque voir une image. >

Elle avait raison. J'arrivais à voir. Mais rien de ce que je voyais n'avait de signification. Si je reconnaissais les brins d'herbe, le long mur incliné qui semblait avoir deux mètres de haut était pour moi un mystère total...

< Quelqu'un vient de marcher sur ma serre >, dit Tobias.

Le mur était une serre de Tobias.

< Très bien. Vous êtes dans la bonne direction, continua-t-il. Vous arrivez à la clôture. >

S'il y avait une clôture, ce n'était pas moi qui l'affirmerais. Je ne voyais rien. Le pied de la barrière était six ou sept fois plus haut que moi. Impensable.

< Je ne peux pas aller dans la cour de Chapman, expliqua Tobias. Si quelqu'un m'apercevait, ça lui paraîtrait louche. Continuez dans la même direction. >

C'est ce que nous avons fait. Je traversais à toute allure une forêt d'herbe qui prit brusquement fin. Nous étions sortis de la pelouse et foncions en direction de rochers dont chacun était plus gros que ma tête.

Dans mon cerveau de fourmi, la sonnette d'alarme carillonnait toujours. Des ennemis ! Des ennemis ! Leur odeur était partout.

Mais ce n'était pas de la peur que me transmettait le cerveau de la fourmi. Incapable d'éprouver une émotion, ni rien de ce genre, il se contentait d'enregistrer la présence d'ennemis à proximité.

Et il savait que, tôt ou tard, ceux-ci se manifesteraient pour tuer ou se faire tuer.

CHAPITRE 13

Nous avons atteint le mur. Je savais qu'il s'agissait du mur de ciment des fondations. J'en déduisais, logiquement, qu'à une trentaine de centimètres au-dessus de ma tête, ce mur devenait un revêtement de bois, mais je ne voyais pas à une pareille distance.

Ce que je voyais, sentais et « flairais », c'est que le monde horizontal avait purement et simplement cessé. La réalité formait un angle droit. En ce qui me concernait, le monde extérieur se limitait à un coin entre le ciment et le sable, vertical d'un côté, horizontal de l'autre. Le ciment était plein de fentes et de trous suffisamment importants pour y grimper.

< Gardez la tête baissée, nous rappela Jake. Cherchez un moyen de descendre le long du mur. >

< Il y a une galerie ici, annonça Rachel. Mais elle... sent... mauvais. Très mauvais. >

Elle disait vrai. Je découvris la galerie, moi aussi. C'était une des leurs. Elle appartenait aux ennemis.

< Je sens l'existence d'ennemis. J'en ai l'intuition, dit Ax. Mais qui ? Ou quoi ? >

< Aucune idée, fit Jake. Espérons seulement qu'ils ne sont pas à proximité. >

Nous sommes descendus dans la galerie. L'odeur des ennemis était forte. Leur puanteur nous enveloppait. Nous étions une troupe d'envahisseurs. Nous nous enfoncions de plus en plus profondément en territoire ennemi.

La galerie était étroite. Des pierres me raclaient constamment l'abdomen. Mes pattes en repoussèrent quelques-unes, d'autres durent être déplacées. J'aurais dû être angoissé, en pleine crise de claustrophobie avec cette terre tout autour de moi et mes amis me barrant le chemin devant et derrière, mais

mon cerveau de fourmi était à l'aise dans les souterrains.

Je descendais. Je savais que ma tête était dirigée vers le bas, mais la pesanteur semblait moins importante que quand j'étais humain.

< Tiens, une bifurcation, remarqua Rachel qui, comme par hasard, avait pris la direction des opérations. En voilà une autre. Ça commence à se ramifier. Qu'est-ce que je AHHH ! >

< Qu'est-ce qui se passe ? >

< Oh, oh, oh. Une fourmi ! >

< Quoi ? Rachel ? >

< Elle file ! Elle se sauve. Tout va bien. Inutile de s'inquiéter, elle était plus petite que moi. Elle a décampé par une galerie latérale. >

< J'ai l'impression qu'on doit être les plus vilaines fourmis de ce souterrain >, plaisantai-je pour essayer de dissiper la soudaine terreur très humaine que nous éprouvions tous.

< Espérons-le >, dit Jake.

< Je sens de l'air, signala Ax. Un souffle. Ça vient du prochain embranchement. >

< Prenons-le >, proposa Jake.

Nous sommes sortis rapidement d'un terrain sablonneux pour nous retrouver au fond d'un ravin. En tout cas, c'est à ça que ça ressemblait. À un ravin très, très profond. Une fissure dans les fondations de ciment.

Nous avons escaladé des éboulis et nous nous sommes faufiletés dans l'étroite crevasse. Le souffle d'air augmentait à chaque pas.

Et puis nous sommes sortis du ravin. Nous nous trouvions sur un plan vertical.

< Je crois qu'on y est, remarqua Cassie. Je sens du vide tout autour de nous. De l'air. Et il fait nuit. >

< Bon. Démorphosez. Mais soyez prudents >, ordonna Jake.

< Attendez ! Commençons par rejoindre l'horizontale, dis-je. Les humains ne savent pas grimper aux murs, et nous ignorons à quelle hauteur nous nous trouvons. >

< Marco a raison. Il vaut mieux que l'un de nous fasse l'essai. >

< Pour une fois, je suis volontaire >, dis-je car j'avais hâte de

quitter mon corps de fourmi.

Je commençai par m'éloigner des autres. L'obscurité étant totale, je ne fus pas obligé de subir le spectacle des changements qui se produisaient en moi. Croyez-moi, les sentir était déjà assez éprouvant.

Lorsque je fus à nouveau humain, mon premier soin fut de me mettre en quête de lumière. Et puis je m'arrêtai.

Mes énormes pieds humains risquaient d'écraser mes amis !

Tout en restant parfaitement immobile, je fis glisser mes mains le long du mur. Rien. Toujours rien. Un tableau d'affichage. Un bureau ! Un téléphone. Un appareil quelconque, probablement un fax. Là ! Une lampe !

La lumière soudaine m'aveugla. Je battis des paupières et m'abritai les yeux derrière ma main. Dès que je fus capable de supporter la clarté, je regardai autour de moi. J'étais dans une toute petite pièce, une sorte de bureau sans fenêtre. Il n'y avait personne.

Alors j'examinai mon corps. Des bras, des jambes, des pieds. Oui ! J'étais un être humain ! Complètement humain.

< Nous voyons de la lumière, dit Jake. Je sais que tu ne peux plus utiliser la parole mentale. Si on peut y aller, fais clignoter la lumière. >

Maintenant, je les voyais. Quatre fourmis minuscules, agglutinées dans l'angle du mur. Cela me coupa le souffle.

Avais-je vraiment été cela ? Avais-je été l'une de ces bestioles ? Dans ce petit coin ?

Je fis clignoter la lumière. Quelques secondes plus tard, ils commencèrent à démorphoser. Je me retournai et me concentrai sur ce qui se trouvait sur le bureau.

— Ça dépassait tout ce qu'on peut imaginer, déclara Cassie, qui était la première à achever sa transformation.

— Comme tu dis, acquiesçai-je.

— Je ne veux pas recommencer ça, chuchota-t-elle d'une voix qui tremblait de peur et de dégoût.

Je ne lui répondis pas. J'étais trop effrayé pour souhaiter en parler. Parce que si j'en parlais, ça reviendrait à ma mémoire, vous comprenez ? Mieux valait ne pas y penser. Mieux valait chasser cela de mon esprit.

— On y est, annonça Rachel lorsqu'elle eut récupéré des yeux et une bouche. Je reconnais le bureau de Chapman. La dernière fois que j'y suis venue, j'étais un chat, mais c'est bien ça.

— On fait ce qu'on est venus faire et on se tire, ordonna nerveusement Jake. Ax ? Cherche ce transmetteur.

Ax, maintenant redevenu un Andalite, entreprit aussitôt de démonter l'un des panneaux de l'appareil que j'avais pris pour un fax.

Je poursuivis mon observation du bureau de Chapman. Il n'y avait pas grand-chose à regarder. Pas de papiers, pas de dossiers.

Ax, qui m'observait, me sourit à la manière des Andalites, seulement avec ses yeux. Puis il toucha un petit cube que j'avais pris pour un presse-papiers. Il s'alluma et projeta une image dans le vide, en face de moi.

— Super, dis-je. Un ordinateur, hein ?

< Oui, un ordinateur. >

Je tendis le doigt vers un symbole qui me semblait représenter un dossier. Celui-ci s'ouvrit. Le document était rédigé dans un alphabet totalement inconnu.

< Tu sais te servir d'un ordinateur ? >

— Bien sûr. Celui-ci a quelques centaines d'années d'avance sur les nôtres, mais...

< Stop ! s'écria soudain Ax. Reviens au document précédent. >

— Tu peux déchiffrer ça ?

< Oui. (Il le scruta intensément.) C'est une note d'information. Les Yirks attendent incessamment l'arrivée d'un visiteur de marque : Vysserk Un. >

— Vysserk Un ? Quelque chose comme le patron de Vysserk Trois ?

< Oui. Vysserk Un est plus puissant que Vysserk Trois, tout comme Vysserk Trois est plus puissant que Vysserk Quatre. Il existe quarante-sept Vysserk dans l'empire yirk. À notre connaissance tout au moins. >

— Super ! m'exclamai-je. Quarante-sept. J'espère qu'ils ne ressemblent pas tous à notre ami Vysserk Trois.

Ax s'était remis au travail pour extraire le transmetteur de

l'appareil.

< Non, répondit-il. Vysserk Trois est le seul à avoir un corps d'Andalite. Aucun autre Yirk ne sait morphoser. Vysserk Un a un corps humain, paraît-il. Ah, ça y est, je le tiens. >

Il sortit un disque brillant pas plus gros qu'un petit pois.

— Parfait, on s'en va, dit Jake. Pose cet objet à côté de la fissure. On n'aura pas à le transporter jusque-là. Tout le monde remorphose. On se tire.

C'était le moment que je redoutais. Je ne voulais pas retourner dans ce corps de fourmi. Rien que d'y penser, j'avais envie de pleurer. Mais c'était la seule solution. Si on essayait de quitter la cave en passant par la maison, on risquait de se faire prendre.

— Beurk, ce que ça me dégoûte de faire ça, murmurai-je.

Mais, en même temps, je me concentraï sur la fourmi ; sous mes yeux, mes amis commencèrent à se transformer.

Lorsque nous fûmes à nouveau réduits à la taille de fourmis, le transmetteur nous parut énorme. Il était beaucoup plus gros que nous. Quand je m'en approchai pour le mesurer avec mes pattes et mes antennes, il me parut à peu près aussi volumineux qu'un garage pour deux voitures.

< Tout le monde affirme que les fourmis sont incroyablement robustes pour leur taille, fit observer Cassie. On va voir si c'est vrai. >

Cela paraissait impossible, mais Cassie, Rachel et Ax parvinrent à soulever cette charge monstrueuse.

Autant imaginer trois personnes descendant une rue avec un autobus sur leur dos. Voilà l'effet que cela produisait. Mais ce qu'on raconte sur la force des fourmis est exact. Pour leur taille, ce sont des bestioles drôlement costaudes.

Lorsque nous avons atteint le mur, les trois porteurs durent hisser leur fardeau en le faisant rouler comme un gigantesque biscuit d'acier.

Nous sommes enfin arrivés à la fissure. Ils y poussèrent le transmetteur. Jake et moi ouvrons la voie.

Il fallut nous y mettre tous les cinq pour faire franchir à cette masse les flancs escarpés du ravin de ciment, mais nous y sommes arrivés et nous avons regagné la galerie creusée dans la

terre. Le transmetteur était si gros qu'il la boucha. Mais avec Ax, Rachel et Cassie qui poussaient et Jake et moi qui déblayions les rochers devant – des grains de sable –, nous progressions.

Ce fut totalement inattendu.

Il n'y eut pas le moindre avertissement.

Une seconde plus tôt, la galerie, devant moi, était vide. Une seconde après, elle était pleine.

Pleine d'une armée de fourmis fonçant sur nous à toute allure.

— Des ennemis, dit mon cerveau de fourmi.

Maintenant, le combat allait commencer.

CHAPITRE 14

< Il y en a derrière nous ! > glapit Rachel.

< Il en surgit des parois de la galerie ! > hurla Cassie.

< Elles sont partout ! >

< Au secours ! Au secours ! >

< Aaaaaahhhhhh ! >

L'attaque était fulgurante, sa puissance incommensurable. Elles étaient des centaines, devant, derrière, se déversant des galeries latérales, jaillissant des parois.

< Ma patte ! Elles me coupent une patte ! >

< Oh là là ! Mon cou ! À l'aide ! >

Elles étaient trois après moi, me tirant, essayant de me faire tomber pour me mettre en pièces.

Me mettre en pièces !

Une quatrième fourmi grimpa sur ma tête en frôlant mes antennes et referma ses mandibules autour de ma taille. Elle essayait de me couper en deux. Aucune défense possible. La bataille était perdue d'avance. Dans quelques secondes, nous serions tous morts. C'était des machines. Totalement dépourvues de peur. Rien ne pouvait les arrêter.

< Démorphosez ! criai-je. C'est la seule solution ! Démorphosez ! >

L'une de mes pattes fut arrachée. Sectionnée à la base.

< Aaaaahhhh ! >

< Non ! Non ! Au secours ! >

Je sentais que des mandibules acérées étaient en train de me cisailer la taille.

Je reçus un jet de liquide corrosif. Du poison. Elles essayaient de me brûler, encore et encore, tout en me mettant en pièces.

Humain. Je voulais redevenir humain. S'il vous plaît, laissez-

moi vivre assez longtemps pour redevenir humain !

< Démorphosez ! cria la voix de Jake, puis : Aaaaahhhh ! Non ! NON ! >

Ma taille allait se briser. Les mandibules ne me lâcheraient pas.

Et, tout à coup, leur pression cessa brusquement. À sa place, je sentis le sol sablonneux m'enserrer.

Je grandissais !

Impossible de respirer. Le sable m'étouffait. J'étais écrasé. Et puis la terre s'ouvrit autour de moi. Croyez-moi, j'eus exactement l'impression de sortir du tombeau. De l'air ! De l'air nocturne, frais et pur !

Je surgis du sable.

Jake était sur mon dos et m'écrasait en grandissant. Et les autres, qui n'étaient qu'à quelques centimètres de distance dans la galerie, formaient également une masse confuse de corps informes grossissant rapidement. J'essayai de me dégager, mais ce n'était pas facile : je n'étais encore qu'à demi humain.

Mais, finalement, je me retrouvai gisant sur le sol, contemplant les étoiles avec des yeux humains.

< Tout le monde va bien ? > demanda Tobias.

— Cassie ? s'inquiéta Jake.

— Ça va, dit Cassie.

— Je vais bien aussi, Jake, merci de te soucier de ma santé, ajouta Rachel.

Nous étions tous vivants. Tous d'une seule pièce. Quatre humains et un Andalite.

En baissant les yeux, je vis que le sable était labouré à l'endroit où nous nous étions frayé un passage. Des milliers de fourmis affolées, si petites qu'elles étaient presque invisibles, couraient en tout sens.

Et là aussi, dans le sable éparpillé, se trouvait le transmetteur. Je le ramassai.

Rachel piétinait consciencieusement le sol pour l'aplanir.

— Jake ? dis-je. Ne recommençons jamais ça.

Il hocha la tête en silence.

— Un jour je suis un homard, puis je suis une fourmi. Je suppose que, sur l'échelle de l'évolution, l'échelon inférieur est

un virus, ou quelque chose de ce genre. Alors je tiens à te prévenir tout de suite que je ne marcherai pas. Même pour sauver le monde, je refuse de devenir un microbe.

Ce n'était pas très drôle, mais cela amena quand même un pâle sourire sur toutes les lèvres. Et Rachel cessa de piétiner les fourmis... je veux dire le sol.

Ce soir-là, en rentrant à la maison, je pris une douche.

Je trouvais une tête de fourmi. Elle était toujours cramponnée à la peau de ma taille.

Bien des gens s'imaginent que seuls les humains se font la guerre. Que seuls les humains sont des assassins. Eh bien, permettez-moi de vous dire que, comparée aux fourmis, l'humanité n'est que paix, amour et compréhension.

Un mois environ après cette terrible expérience, je lus un ouvrage sur ces charmantes petites bêtes. L'auteur disait : « Si les fourmis possédaient les armes atomiques, elles détruiraient probablement le monde en l'espace d'une semaine. »

Il se trompait. Ça leur prendrait moins de temps que cela.

CHAPITRE 15

J'étais détendu. J'étais en pleine forme. Je dormis comme un loir. Je fus poursuivi par des rêves, mais je n'eus aucune peine à les chasser de mon esprit.

Le lendemain matin, au réveil, je fis semblant de ne pas m'apercevoir que mon père avait les yeux rouges, comme s'il avait pleuré. Loin d'aller mieux, il allait de plus en plus mal au fur et à mesure que le dimanche approchait. Le deuxième anniversaire de la mort de ma mère.

Mais ça aussi, il fallait que je le chasse de mon esprit. Il y avait un tas de choses dont je devais le débarrasser. Ça devenait une habitude.

À l'école, je croisai Jake dans le couloir. Je fis semblant de ne pas le voir.

J'aperçus également Rachel. Elle avait les yeux gonflés, comme si elle n'avait pas dormi. Comme si quelque chose allait vraiment mal.

Cassie elle-même paraissait sombre. On était tous dans le même état. Il n'est pas facile d'oublier l'horreur. D'oublier qu'on vous a arraché une jambe.

Qu'on a été écartelé. Déchiqueté.

« Un de ces jours, songeai-je, l'un de nous deviendra fou. »

Complètement cinglé, bon à enfermer. Trop, c'est trop. On n'est pas censé vivre de cette façon-là.

L'un d'entre nous finirait par craquer, perdrait les pédales. Ça peut arriver aux caractères les plus forts.

Je le savais. C'était arrivé à mon père. J'avais toujours été convaincu que rien ne pourrait jamais l'abattre. Mais la mort de ma mère l'avait anéanti.

Autrefois, il était ingénieur. Un véritable savant. Il est incroyablement intelligent. On avait une jolie maison, une belle

voiture. J'habitais pratiquement à côté de chez Jake.

Je sais que rien de tout cela n'est essentiel. Je sais que l'important, dans la vie, n'est pas de posséder des choses. Mais cela avait quand même été dur, lorsque mon père avait cessé de se rendre à son bureau. Jerry, son patron, avait essayé d'être compréhensif. Il lui avait donné quinze jours de vacances pour se reprendre.

Mais ces deux semaines n'avaient pas suffi.

Mon père est maintenant portier. À mi-temps. Une boîte de travail temporaire lui procure de petits boulots. Il transporte des caisses dans des supermarchés. Ce genre d'emploi. Mais ce qu'il fait n'est pas important.

Ce qui est important, c'est que le jour où j'ai perdu ma mère, j'ai également perdu mon père.

Vous voyez, on peut craquer. On peut perdre les pédales. Je sais que ça arrive.

Je laissai passer tranquillement les cours. Rien de passionnant.

À la cantine, je me retrouvai à la même table que Rachel. Elle ne parut pas me voir. Penchée sur son assiette, elle mangeait machinalement.

Une certaine Jessica passa près de notre table avec son plateau. Elle heurta Rachel, qui fit tomber sa fourchette dans son assiette.

Je ne sais pas si Jessica l'avait fait exprès ou pas. C'est le genre de fille à se prendre pour une dure.

— Fais gaffe, quand même ! aboya Rachel.

— C'est à moi que tu parles ? demanda Jessica en affectant une attitude outragée. Tu me cherches ou quoi ? Tu as intérêt à la fermer, si tu ne veux pas que je te fasse avaler ta langue.

Et elle donna un coup dans le dos de Rachel.

Rachel se leva d'un bond, se retourna, empoigna Jessica par le col de son sweat-shirt et la repoussa contre la table voisine.

Jessica doit peser vingt-cinq kilos de plus que Rachel, mais ça ne se remarqua pas. Rachel la renversa sur la table en éparpillant les assiettes, et se pencha au-dessus d'elle en lui disant d'une voix froide comme une lame d'acier :

— Ne-me-tou-che-pas.

J'aperçus Jake à l'autre bout de la salle, trop loin pour intervenir. Cassie était auprès de lui. C'était à moi d'agir.

Je bondis de ma chaise, fonçai sur Rachel et tendis les bras entre les deux combattantes.

— Te mêle pas de ça, Marco, s'énerva-t-elle.

— Débarrasse-moi de cette fille ! Elle est folle ! supplia Jessica.

Brusquement, cette dernière donna un coup de poing. Je suppose qu'il était destiné à Rachel.

Il la manqua.

— Aïe ! m'écriai-je en plaquant ma main sur mon œil gauche. Pourquoi tu me frappes ? Je ne t'ai rien fait !

C'est à ce moment-là que le professeur principal fit son apparition.

Cinq minutes plus tard, Jessica, Rachel et moi étions assis dans le bureau du directeur. Le bureau de Chapman.

Jessica jouait les innocentes outragées. Rachel regardait fixement devant elle. Et moi, je me demandais si mon œil allait continuer à enfler.

Chapman nous foudroya du regard.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda-t-il sèchement. Vous battre à la cantine ! Surtout vous, Rachel. Je n'aurais jamais cru cela de vous.

— Parce que vous croyez qu'elle est meilleure que moi ? rétorqua Jessica.

Chapman l'ignora. Il ne quittait pas Rachel des yeux.

— Vous aviez un motif ? D'après M. Halloran, c'est vous qui avez déclenché la bagarre. Vous allez bien, Rachel ? Pas de soucis dans votre vie privée ?

Pendant une fraction de seconde, je fus épouvanté. Un feu inquiétant couvait dans les yeux de Rachel. J'avais une peur horrible de l'entendre répondre : « Effectivement, monsieur Chapman, je suis un peu énervée. J'ai failli me faire tuer en me transformant en fourmi pour m'introduire dans votre cave afin de lutter contre vous et vos amis, les abominables Yirks. »

J'étais persuadé que Rachel était trop réfléchie pour faire une chose pareille, mais il est vrai que j'étais également convaincu qu'elle était bien trop réfléchie pour déclencher une

bagarre à la cantine.

— C'est ma faute, monsieur Chapman, intervins-je. Oui, monsieur. Euh... elles se sont battues à cause de moi. Vous comprenez, elles me veulent toutes les deux. Elles sont follement amoureuses de moi, ce que je trouve d'ailleurs tout naturel. Pas vous ?

— T'es cinglé ou quoi, vilain petit crapaud ? s'énerva Jessica.

Mais, quand je regardai Rachel, j'aperçus une infime crispation au coin de ses lèvres. L'amorce d'un sourire.

Chapman nous sermonna pendant quelques minutes et nous ordonna d'aller trouver le surveillant général. Après quoi il nous lâcha.

En sortant de son bureau, Rachel s'engagea dans le couloir avec moi.

— J'aimerais en être capable, dit-elle.

— Capable de quoi ?

— De tout prendre à la rigolade. C'est grâce à ça que tu es... disons calme et équilibré.

— Moi ? Calme et équilibré ?

J'étais stupéfait. Rachel me trouvait équilibré ?

— Hier... La nuit dernière... j'ai brusquement compris, continua-t-elle en haussant les épaules avant de m'offrir son sourire de top model. Il y a des moments où tu m'énerves vraiment, Marco, à force de tout tourner en dérision, mais continue surtout, nous avons besoin de ton sens de l'humour.

— Mon sens de l'humour ? Parce que tu as cru que je plaisantais ? Tu veux dire que Jessica et toi, vous n'êtes pas éperdument amoureuses de moi ?

— Fais de beaux rêves, Marco, dit-elle.

CHAPITRE 16

Ax acheva la construction de sa balise de détresse.

Le lendemain, elle était opérationnelle, maintenant qu'il disposait d'un transmetteur Espace-Z.

Il ne restait plus qu'à déterminer l'endroit où nous tendrions notre piège. Il ne pouvait s'agir d'aucun site susceptible d'être un jour ou l'autre associé à l'un de nous, comme la ferme de Cassie ou les bois avoisinants. Ni même d'aucun quartier de la ville, si on pouvait l'éviter.

Deux jours après l'épisode des fourmis, nous nous sommes réunis à nouveau dans les champs de la ferme de Cassie, à la lisière de la forêt. C'était un lieu que nous devions absolument garder secret, car c'était le seul où nous pourrions cacher Ax si jamais l'opération destinée à favoriser son évasion échouait.

Ce fut Tobias qui trouva la solution.

< Il y a une carrière, plus loin dans les terres, où personne ne va jamais. Et à vol d'oiseau, ce n'est pas à plus d'une heure d'ici. >

— Si on doit se rendre quelque part par la voie des airs, il va falloir procurer à Ax l'ADN d'un oiseau, dit Jake en se tournant vers Cassie.

— Nous avons quelques beaux spécimens dans la grange, réfléchit-elle en se mordillant la lèvre. Notamment un busard cendré qui a été empoisonné. Il est à peu près de ta taille, Tobias.

— Ax ? Ça te contrarierait de morphoser en oiseau ? demanda Jake.

< J'ai beaucoup admiré la constitution de Tobias. Elle est vraiment remarquable à tout point de vue. Les serres acérées, le bec... Très supérieure au corps humain, soit dit sans vous offenser. Les humains sont dépourvus de toute arme naturelle.

Ma queue me manque, quand je morphose en humain. >

— Il n'y a pas d'offense, dis-je, mais tu fais erreur en pensant que les hommes sont dépourvus d'armes naturelles. Fais mariner des pieds humains pendant quelques heures dans de vieilles chaussures de tennis, un jour de grosse chaleur, et tu découvriras des armes mortelles : les redoutables gaz asphyxiants.

— Bon. La question du lieu est réglée, reprit Jake. Reste à examiner les détails de l'opération. Si le vaisseau spatial que nous devons attirer est un cafard, comme ils appellent leurs petits vaisseaux de combat, il nous faut un plan parfaitement au point. Je propose que nous passions à l'action samedi.

— J'espère que c'est un plan sans fourmi, dis-je.

C'était censé être une plaisanterie, mais personne ne rit.

— Sans fourmi, acquiesça gravement Jake.

Je secouai la tête en souriant.

— C'est drôle, continuai-je. Alors qu'il est question d'affronter des Hork-Bajirs et des Taxxons, que j'ai toujours cru être les créatures les plus terrifiantes du monde, ce sont maintenant les minuscules fourmis qui me terrorisent le plus.

La réunion était terminée, mais je m'attardai à la ferme jusqu'à ce que Jake ait fini de dire au revoir à Cassie.

Après quoi, nous sommes rentrés ensemble à la maison. Pendant un moment, nous avons parlé des sujets habituels, ceux dont nous discutons avant que nos vies ne soient bouleversées.

Nous avons parlé basket-ball sans parvenir à nous mettre d'accord sur la meilleure équipe nationale. Nous avons parlé musique, mais aucun de nous n'avait récemment acheté de nouveau CD. Nous nous sommes même demandé si Spiderman était plus fort que Batman ou vice versa.

Bref, le bavardage normal, de tous les jours. Je trouvais toujours de nouveaux sujets de conversation parce que je ne voulais pas lui dire ce que je pensais vraiment.

Seulement Jake a toujours été mon meilleur ami. Il me connaît bien.

— Marco ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que tu n’as pas fait une seule plaisanterie vaseuse depuis que nous sommes partis. Ça ne te ressemble pas.

Je commençai par rire, puis je lui avouai tout.

— C’est la dernière fois, dis-je.

— Ce qui signifie ?

Il le savait aussi bien que moi, évidemment.

— Ce qui signifie que je viens avec vous cette fois-ci, mais que c’est fini. Après ça, terminé. Et je parle sérieusement. Je ne me laisserai culpabiliser par personne. J’en ai suffisamment fait.

Pendant un instant, il marcha en silence.

— Tu as raison. Tu en as fait suffisamment. Tu en as fait un million de fois plus que « suffisamment ».

— C’est seulement qu’on a frôlé le désastre de trop près.

— Ouais.

— Un de ces quatre, on n’arrivera pas à s’en sortir, tu sais ? Dix secondes de plus, et ces fourmis nous exterminaient. Et avant ça, c’était une marmite d’eau bouillante. Et avant, je me suis pratiquement fait dévorer par des requins. Il faut voir les choses comme elles sont. Trop, c’est trop.

— Tu as raison, admit Jake.

— Ouais.

J’étais étonné qu’il le prenne aussi bien. Mais, au fond, je n’aurais pas dû être surpris. Nous considérons tous Jake comme notre chef, mais il n’a jamais rien fait pour s’imposer.

— Qu’est-ce que tu fais dimanche ? me demanda-t-il.

Sa question me prit de nouveau au dépourvu.

— Je ne sais pas. Certains dimanches, on va sur la tombe de ma mère. Mettre des fleurs et tout. Mais dimanche prochain, c’est le deuxième anniversaire. (Je haussai les épaules.) Je ne sais pas ce qu’on va faire.

Il hocha la tête sans rien dire.

— Mais il y a une chose que je sais, Jake. C’est que je ne veux pas que, l’année prochaine, mon père aille fleurir deux tombes.

CHAPITRE 17

< C'est merveilleux ! Merveilleux ! Je vole ! >

On était réunis tous les six. Et on volait. Pour Ax, c'était la première fois et il n'arrêtait pas de répéter à quel point c'était merveilleux. Pas moyen de le faire taire.

Depuis qu'il avait découvert le café, je ne l'avais jamais vu aussi excité.

Ce qui n'avait rien d'étonnant, parce que voler, c'est effectivement formidable.

< Ces yeux sont excellents, continua Ax. Très supérieurs à vos yeux humains. Encore meilleurs que mes yeux andalites. >

< Oui, les oiseaux de proie jouissent habituellement d'une très bonne vision diurne, expliqua Tobias. Il se pourrait même que la mienne soit légèrement supérieure à la vôtre. >

< J'en doute, reprit Ax. On imagine difficilement une vue plus parfaite que celle-là. >

< Vous vous rappelez le bon vieux temps ? demandai-je. Quand on discutait pour savoir lequel était le meilleur au basket ? Maintenant, c'est pour savoir qui possède les meilleurs yeux d'oiseau. >

Nous survolions une étendue boisée. Au-dessous de nous, tout n'était que verdure. Un magnifique thermique nous avait propulsés très haut. Un thermique, c'est un courant d'air chaud qui vous sert d'ascenseur en vous portant à une grande altitude pratiquement sans effort.

Nous espérions qu'aucun ornithologue n'était en poste dans les bois, parce que notre groupe était plutôt peu commun : un faucon à queue rousse, un faucon, un busard, un aigle à tête blanche et deux aigles pêcheurs. Aussi volions-nous à une certaine distance les uns des autres, afin qu'il ne soit pas trop évident que nous étions ensemble.

Par-dessus le marché, l'aigle – c'était Rachel – transportait un objet ressemblant à une petite télécommande de télévision. Étant le plus gros des rapaces, ça ne la gênait pas de supporter cette surcharge.

< J'ai une idée, proposai-je. On laisse tomber cette mission-suicide et on passe la journée à planer en plein ciel. >

< Ce serait génial ! > s'exclama Cassie en essayant de paraître insouciante, mais le ton n'y était pas.

< Voici la carrière, annonça Tobias. Allez, on plonge. >

< On plonge, répétais-je. La formule est particulièrement bien choisie. >

Nous avons décrit un grand cercle autour de l'endroit en scrutant les bois, mais il n'y avait personne.

La descente s'effectua en spirale, directement dans la carrière dont le gouffre béant éventrait le sol. C'était un endroit désolé, rien de plus qu'un grand trou dans la terre, avec un peu d'eau dans les creux les plus profonds.

Quelques minutes plus tard, nous avons repris notre aspect habituel. Moins les chaussures, évidemment. Et vêtus de nos tenues d'animorphe.

— On ressemble aux trapézistes d'un cirque minable, dis-je.

— Tu ne vas pas remettre ça avec tes histoires de déguisements, protesta Rachel.

C'était un vieux débat. Je soutenais qu'il nous faudrait de vraies tenues de superhéros, assorties les unes aux autres.

Je ne savais pas si Jake avait parlé aux autres de ma décision. Il en avait probablement parlé à Cassie, mais Rachel ne devait pas être au courant, sinon elle aurait dit quelque chose. Pareil pour Tobias.

Et Ax ? Comment savoir avec Ax ? Pour nous, il restait un mystère. C'était l'une des choses qui me manqueraient, après mon départ. Il faut reconnaître que ce n'est pas courant de vivre en compagnie d'un authentique extraterrestre.

Ça et le vol. Je regretterais de ne plus voler. Mais si j'abandonnais, il fallait que ce soit complètement.

Je suppose que je devais avoir l'air morose, plongé dans mes réflexions sur un tas de cailloux. Jake s'approcha de moi et me donna une sorte de coup dans le dos. Vous savez : amicalement.

— Viens. Faut qu'on se mette à l'abri. Hors de vue.

— Super, dis-je. Les rochers vont nous tomber dessus, et quand on sera écrabouillés, on n'aura plus de souci à se faire avec les Yirks.

Il y avait une espèce de renforcement dans la paroi de la carrière. Quoique très peu profond, il nous permettait de nous cacher.

— Bon, reprit Jake. On y va. Ax ? Tu es prêt à déclencher ton truc ?

< Oui, je suis tout à fait prêt, prince Jake. >

— Vous vous sentez tous capables de reprendre vos anciennes animorphes.

Tout le monde acquiesça. Sauf Ax. Car quand le vaisseau yirk débarquerait, nous avions prévu de reprendre les plus puissantes et les plus redoutables. Ax, lui, n'avait assimilé qu'un requin, un homard, une fourmi et un busard. Nous estimions qu'il s'en tirerait mieux dans son propre corps d'Andalite, qui était suffisamment dangereux.

— D'accord, Ax ? Vas-y. Pour les autres, morphose !

— Et on se serre les coudes, ajoutai-je. Ou les serres, ou les griffes, ou les sabots, suivant le cas.

Ax appuya sur un bouton de la balise de détresse. Apparemment, il ne se passa rien.

< Ça marche >, nous rassura-t-il.

Rachel, Cassie, Jake et moi nous avons alors commencé à morphoser. Comme nous avions déjà expérimenté toutes ces animorphes, nous n'avions pas à lutter pour prendre le contrôle du cerveau de l'animal.

Rachel reprit son aspect d'éléphant. Nous pensions que sa force et son gabarit pourraient nous être utiles.

Jake se transforma lentement en tigre, Cassie en loup, et moi je me concentrai sur mon gorille.

Lorsque les mutations commencèrent à apparaître, j'éclatai de rire.

— Quel spectacle ahurissant, dis-je. J' imagine un type qui tomberait là-dessus par hasard.

On ignore le sens du mot « étrange » tant qu'on n'a pas vu la ravissante et blonde Rachel se parer d'une trompe aussi épaisse

qu'un arbrisseau et d'une paire d'oreilles grandes comme des parapluies.

Ou Cassie se couvrir de la tête aux pieds de fourrure grise, tomber à quatre pattes et exhiber de longues dents jaunes.

Et puis il y avait Jake.

D'énormes griffes recourbées lui poussaient au bout des doigts tandis qu'une queue fouettait l'air derrière son dos. Il se couvrit d'un pelage orangé et noir et, lorsque ce fut fini, il était un tigre dans la force de l'âge, mesurant près de trois mètres du museau au bout de la queue et pesant plus de deux cents kilos.

Si une machine à tuer peut être magnifique, c'est bien le tigre.

< Je te parie que je suis plus costaud que toi >, dis-je à Jake.

< Sans blague, macaque ? Là, je crois que tu fais erreur. >

< Je vous écraserais tous les deux comme des mouches >, se moqua Rachel.

Elle s'approcha en balançant sa trompe et en agitant ses oreilles. Une montagne en marche.

< Comme c'est malin, intervint Cassie. Discuter de qui peut écraser qui. >

< Ha ha ! Tu dis ça parce qu'on est tous capables de te mettre une correction >, insistai-je.

< Que tu crois ! protesta Cassie. Faudrait d'abord que vous m'attrapiez. Et je courrais encore alors que vous ronfleriez depuis longtemps, complètement crevés tous les trois. >

< Vous avez une surprenante variété d'animaux, sur votre planète, dit Ax. Plus tard, quand les Yirks auront été vaincus, les Andalites viendront ici dans le seul but d'essayer les nombreuses formes animales. Ce seront des sortes de vacances. >

< Joe Andalite, vous avez gagné le gros lot ! m'exclamai-je en imitant les pubs de Disney World. Qu'allez-vous faire maintenant ? Allez sur la Terre pour vous transformer en homard. >

< Je ne comprends pas >, dit Ax.

J'entrepris de lui expliquer mais, à ce moment-là, la balise de détresse bricolée par Ax fut baignée de lumière rouge.

< Le signal de réception ! Ils arrivent ! >

< Vite ! Tout le monde en place ! > ordonna Jake.

Il partit d'un pas souple se cacher dans l'ombre d'un rocher, tandis que Rachel se tassait sous le surplomb de la caverne, que Cassie trottinait pour aller se placer à droite de Jake, et que je m'efforçais de ne pas avoir l'air d'un gorille de deux cents kilos planqué derrière un tas de cailloux. Tobias battit énergiquement des ailes pour prendre de la hauteur.

SWOOSH !

Il descendit très bas, au niveau de la cime des arbres, puis disparut avant de faire demi-tour et de revenir.

C'était un vaisseau de combat, comme nous l'avions prévu.

< Voilà ton taxi qui vient te chercher pour te ramener à la maison, Ax >, dis-je.

CHAPITRE 18

Swoosh !

Le cafard passa de nouveau au-dessus de nous, parut marquer un temps d'arrêt, puis descendit vers le fond de la carrière.

Les cafards sont les plus petits des vaisseaux spatiaux des Yirks. Guère plus grands qu'un car de ramassage scolaire, ils ont des formes arrondies qui les font ressembler à de gros insectes et sont armés, sur les côtés, de deux très longues lances dentelées, dirigées vers l'avant, qui font penser aux antennes d'un cafard.

Il se posa avec la légèreté d'une plume.

Je retins mon souffle.

< Attendez, dit Jake. Ne bougez pas. >

La porte s'ouvrit. Il en sortit un Hork-Bajir-Contrôleur.

Le prince andalite, le frère d'Ax, nous avait expliqué que les Hork-Bajirs étaient des créatures pacifiques que les Yirks avaient asservies contre leur volonté.

Hum. Possible. Mais ils n'avaient nullement l'air de braves créatures inoffensives. Les Hork-Bajirs sont d'énormes rasoirs ambulants. Hauts de plus de deux mètres, ils ont deux bras, deux jambes et une redoutable queue hérissée de piquants semblable à celle des Andalites. Leur tête de serpent est entourée de lames incurvées ressemblant à des sabres, et ils ont d'autres lames aux coudes, aux poignets et aux genoux.

Bref, disons que n'importe qui aurait peur des Hork-Bajirs.

< Préparez-vous >, dit Jake.

Le Hork-Bajir s'écarta du cafard et s'immobilisa.

< Il doit y avoir un Taxxon à l'intérieur >, nous rappela Ax.

< Ouais, on sait >, répondis-je.

Pourquoi ce Hork-Bajir restait-il planté là ? Il aurait dû

fouiller les alentours. Après tout, il répondait à un appel au secours. Pourquoi ne bougeait-il pas ? On aurait cru qu'il attendait quelque chose.

< Je compte jusqu'à trois, nous prévint Jake. Un... Deux... Trois ! >

— Tsseeeeeerrrr !

Tobias tomba du ciel en piqué à plus de cent cinquante à l'heure. Les serres en avant, il percuta la face du Hork-Bajir.

— RROOWWWWR !

Jake surgit de sa cachette et bondit sur le monstre toutes griffes dehors.

Le Hork-Bajir s'effondra.

Jake roula sur lui-même pour esquiver les terribles coups de queue de la créature qui fouettait l'air comme un batteur de cuisine en folie mais, à ce moment-là, Rachel intervint pesamment, aussi volumineuse qu'un tank.

< Ça va, Jake, recule, dit-elle. Je me charge de lui. >

Et elle cloua le Hork-Bajir au sol en posant sur sa poitrine une patte grosse comme un tronc d'arbre. Elle ne l'écrasa pas, elle se contenta de le maintenir comme une bestiole qu'on écrabouillerait sans problème.

Le Hork-Bajir estima que le moment était venu de cesser de lutter et resta totalement inerte.

« C'est trop facile, m'avertit une partie de mon cerveau. Beaucoup trop facile. Aucun Hork-Bajir-Contrôleur n'a jamais capitulé comme ça. »

Mais j'avais d'autres problèmes. Mon rôle consistait à pénétrer à l'intérieur du cafard et à neutraliser le pilote taxxon.

< C'est parti ! > criai-je.

Je m'élançai gauchement sur mes courtes pattes en balançant mes imposants bras de gorille. Cassie et Ax couraient à mes côtés. Les Taxxons sont d'énormes mille-pattes parfaitement répugnants, mais je ne m'inquiétais pas : nous étions plus qu'assez nombreux pour maîtriser un Taxxon.

Mais, à ce moment-là...

Zzzzzzzzaaaapppp !

Un faisceau de lumière rouge étincelant fendit l'air à quelques centimètres de moi, me forçant à m'arrêter.

Zzzzzzzaaaapppp !

Deuxième faisceau d'aveuglante lumière rouge. Celui-là passa derrière moi et pulvérisa le sol en traçant un sentier de fumée !

< Des rayons Dracon ! > s'écria Ax.

Je tournai sur moi-même à la recherche d'un abri.

Zzzzzzzaaaapppp !

< Regardez ! hurla Cassie dans nos têtes. Là-haut ! Sur la corniche ! >

Je levai les yeux, tandis que les rayons Dracon nous enfermaient dans une cage de lumière mortelle. Au-dessus de nous, la bordure de la carrière était occupée par des Hork-Bajirs. Je regardai à gauche : d'autres Hork-Bajirs ! Je regardai à droite : encore d'autres !

Toute la carrière était cernée de guerriers Hork-Bajirs armés chacun d'un rayon Dracon. Ils devaient être une centaine. Nous étions encerclés.

< Restez morphosés, ordonna Jake. Qu'ils ne se doutent pas que nous sommes des humains. >

< Fonçons dans le tas ! > cria Rachel.

< Non ! Tu ne serais même pas fichue d'escalader cette paroi rocheuse. Ne sois pas stupide ! >

Cassie appela Tobias.

< Tobias ! Toi, tu peux filer ! >

< J'en doute, répondit-il. Il n'y a pas un souffle de vent ascendant. Ça me prendrait deux bonnes minutes pour voler suffisamment haut. Ils me foudroieraient avant que je ne sois en sûreté. >

Nous étions anéantis, désespérés.

< Qu'est-ce qu'on va faire ? > gémit Cassie.

< Il existe sûrement un moyen de s'en sortir ! C'est sûr ! > s'énerva Rachel.

< Pas cette fois >, dis-je tristement.

Nous étions pris au piège. Accablés par le nombre. Surpassés. Finis.

Ce fut à ce moment-là qu'il apparut.

CHAPITRE 19

Il ressemblait tellement à Ax. Tellement au prince Elfangor. Et cela tout en étant totalement différent. Une différence qu'on ne voyait pas, mais qu'on sentait.

Une ombre obscurcissant votre âme. Un nuage noir masquant la lumière du soleil. Le mal. La destruction.

Pas l'activité destructrice des fourmis, impersonnelle et programmée. Le mal volontaire, délibéré.

Son corps était celui d'un Andalite. Il était l'unique Andalite-Contrôleur existant. Le seul Yirk ayant jamais réussi à s'emparer du corps d'un Andalite. Le seul Yirk possédant la capacité andalite de morphoser.

Vysserk Trois.

Vysserk Trois qui avait assassiné le prince Elfangor sous nos yeux horrifiés.

Vysserk Trois que même les Hork-Bajirs et les Taxxons redoutaient.

< Tiens, tiens, dit-il en s'adressant à nous par parole mentale. Vous voilà enfin en mon pouvoir, mes vaillants résistants andalites. Imbéciles ! Vous avez vraiment cru que nous ne modifions jamais nos fréquences ? >

< Yirk ! > dit Ax dont la voix silencieuse tremblait de haine.

Les yeux principaux de Vysserk Trois se fixèrent sur Ax.

< Un jeune, dit-il avec surprise. Les Andalites en seraient-ils réduits à emmener leurs enfants au combat ? >

Ax voulut lui répondre, mais Jake le fit taire.

< Tais-toi, Ax ! Aucun de nous ne communique avec lui. On ne lui dit pas un mot. >

Ax se tut, mais il tremblait de fureur et de haine. Ce qui n'avait rien de surprenant : Vysserk Trois avait tué son frère.

Mais Jake avait raison. Pas question de se lancer dans une

discussion avec Vysserk Trois. Nous tenions à dissimuler le fait que nous étions des humains et non des Andalites, et il aurait été trop facile de faire une gaffe et de révéler la vérité. Vysserk Trois semblait se délecter de son triomphe.

< Quel incroyable échantillon d'animorphes, continua-t-il. La Terre possède tant d'animaux merveilleux, n'est-ce pas ? Lorsque nous aurons asservi les humains et aménagé cette planète à notre idée, il faudra veiller à conserver en vie certaines de ces espèces. Moi-même, cela m'amuserait d'essayer quelques-unes de ces animorphes. >

Aucun de nous ne répondit, tout au moins en langage humain, car Jake gronda en découvrant ses crocs de tigre.

< Particulièrement la vôtre, lui dit Vysserk Trois. C'est vraiment une bête splendide, redoutable. J'apprécie. En fait, je m'apprêtais à vous prier de démorphoser, mais il me vient une meilleure idée. Figurez-vous que nous avons un hôte de marque, à bord du vaisseau Mère. Il serait amusant de vous présenter à Vysserk Un dans l'état où vous êtes. >

J'avais beau être malade d'horreur et d'épouvante, cela ne m'avait pas empêché de déceler une nuance de sarcasme dans le ton de Vysserk Trois quand il avait dit « Vysserk Un ».

< Tu as remarqué ? > chuchota Jake mentalement.

< Oui. Vysserk Trois n'apprécie pas Vysserk Un. >

Vysserk Trois dut faire un signal car, à ce moment-là, son vaisseau Amiral apparut brusquement au-dessus de nos têtes, le camouflage électronique qui nous le rendait invisible ayant été désactivé.

Ce vaisseau est beaucoup plus grand que le cafard et très différent. D'un noir de jais, il a un peu l'aspect d'une hache d'armes du Moyen Âge, avec ses deux ailes incurvées en forme de lame et un long « manche » pointu dirigé vers l'avant.

< On devrait essayer de s'en emparer, déclara Rachel. Au point où on en est... >

< Ce serait du suicide, dis-je. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. >

< Oui. Vysserk Trois nous emmène sur le vaisseau Mère yirk pour crâner devant son patron. Tu parles d'un espoir >, ajouta-t-elle.

Mais Rachel ne bougea pas, et moi non plus. Nous sommes tous restés plantés là, sous les yeux d'une centaine de Hork-Bajirs.

Ils avaient dû atterrir sans que nous nous en rendions compte pendant que nous observions le cafard de combat.

Ax avait utilisé une ancienne fréquence. Les Yirks avaient deviné que nous leur tendions un piège, et notre piège était devenu celui de Vysserk Trois.

Deux douzaines de Hork-Bajirs sautèrent dans la carrière et nous encerclèrent. Ils gardèrent leurs rayons Dracon braqués sur nous pendant que le vaisseau Amiral se posait sur le sol.

— Allez, obéissez aux *horlit du farghurrash*, nous ordonna l'un des Hork-Bajirs dans le curieux mélange de notre langue et de la leur avec lequel ils s'expriment.

Il désigna le vaisseau. Une porte venait de s'ouvrir sur le côté.

< Je ne pourrai jamais passer par cette ouverture >, dit Rachel.

Mais, lorsqu'elle s'approcha de la porte, celle-ci s'adapta à sa taille en s'élargissant et en se dilatant comme si le métal du vaisseau était vivant.

Ce fut un pathétique petit équipage qui embarqua à la queue leu leu dans le vaisseau Amiral. Pathétique, impuissant et stupide de s'être imaginé qu'il pourrait venir à bout des Yirks.

Vysserk Trois avait raison : nous étions des imbéciles.

Je me disais que ce combat n'était même pas le mien. Pas vraiment. Ce n'était pas mon heure pour mourir.

Je suppose que j'aurais voulu éprouver de la colère, mais tout ce que je ressentais, en entrant avec les autres dans le vaisseau, c'était une sorte de torpeur. Vous savez, comme si je n'étais pas là pour de bon. Je suppose que j'avais dépassé le stade des sensations. Je continuais seulement à me répéter : « Voilà, c'est arrivé, ça a fini par arriver. »

Le lendemain, ce serait dimanche. Mon père se rendrait sur la tombe de ma mère. Tout seul.

Il lui faudrait un certain temps pour admettre que, moi aussi, je l'avais quitté.

Exactement comme quand ma mère était morte : on ne

retrouverait jamais mon corps.
Exactement comme pour maman.

CHAPITRE 20

< Ça se présente plutôt mal >, dis-je, ne pouvant plus supporter le silence.

< Oui, plutôt. Mais on n'est pas encore morts >, essaya de me rassurer Jake.

< Pas encore. Pourquoi ne suis-je pas plus joyeux ? > demandai-je.

Je regardai les autres, entassés dans un cube métallique sans fenêtre. Six murs d'acier noir, faiblement éclairés. Pas de porte. Ça ressemblait à un cercueil.

< On dirait un cirque, dis-je. Un éléphant, un tigre, un gorille, un loup et une créature de l'espace. >

Cette réflexion provoqua quelques rires timides chez les autres. Je ne sais pas pourquoi je plaisantais. Probablement parce que c'est dans ma nature. Quand ça va mal, je raconte des blagues. N'empêche qu'intérieurement, je me sentais très mal. Comme si j'avais avalé du verre pilé.

< On aurait peut-être intérêt à démorphoser, suggéra Cassie. S'ils se rendaient compte qu'on n'est pas des Andalites, ils nous laisseraient peut-être partir. >

Elle savait que c'était stupide, évidemment, mais quand on a peur, on se raccroche à n'importe quoi. On veut croire qu'il existe une solution.

La vérité, c'était que la situation n'avait que deux issues envisageables. Ou bien Vysserk Trois nous tuerait, ou bien il ferait de nous des Contrôleurs, en introduisant un Yirk dans chacun de nos cerveaux.

< Il vaut mieux rester morphosés en animaux, estima Jake. Parce que si Vysserk Trois découvre qu'on est des humains, il risque de s'attaquer ensuite à nos familles. Il pourrait s'imaginer que nous les avons mises au courant. >

< Le prince Jake a raison, approuva Ax. Les Yirks ne voudront pas courir le risque que d'autres humains connaissent leur existence. >

C'était vrai. Je savais que c'était vrai. Je suppose que je l'avais toujours su. Mais l'entendre dire me donna envie de me cacher dans un trou.

Mon père. Les parents de Cassie. La mère et les sœurs de Rachel. Les parents de Jake. Peut-être même son frère, Tom, bien qu'il fût l'un d'entre eux. Leurs vies étaient également en danger.

Soudain, une ouverture apparut dans l'un des murs et s'agrandit comme la porte l'avait fait précédemment. Comme si l'acier était vivant. Elle forma un hublot suffisamment grand pour que nous puissions tous regarder au travers, même Rachel qui dut seulement tourner son énorme tête pour y appliquer un œil.

Ce que je vis me coupa le souffle.

Bleue et blanche, et si belle qu'on en avait les larmes aux yeux, la Terre s'étendait au-dessous de nous.

Le soleil faisait scintiller l'océan. Au-dessus du golfe du Mexique, des nuages tournoyaient en formant une grande spirale, peut-être une tornade.

< Regardez ! > s'exclama simplement Cassie.

Et nous avons regardé. Avec des yeux d'animaux de la Terre, mais avec un esprit d'être humain, nous avons regardé notre planète.

Notre planète.

Pour l'instant, tout au moins. Pour quelque temps encore.

Et puis quelque chose d'autre apparut dans notre champ de vision. Le vaisseau avait viré de bord et tournait le dos à la Terre.

< Voilà pourquoi les Yirks ont ouvert une fenêtre, dit Ax. Voilà ce qu'ils voulaient nous montrer. Afin que nous perdions tout espoir. >

Le vaisseau Mère.

C'était un gigantesque insecte à trois pattes. Le centre était occupé par une énorme sphère. Le bas de celle-ci était aplati, et il en pendait un étrange assortiment de tentacules disparates,

comme ceux d'une méduse. Chacun de ces tentacules devait mesurer près de quatre cents mètres de long. La sphère était entourée de trois pattes, repliées d'abord vers le haut, puis vers le bas, comme celles d'une araignée.

< Les pattes sont les moteurs, nous expliqua Ax. Les tentacules qui pendent sous le ventre sont des armes, des palpeurs ou des capteurs d'énergie. C'est également là qu'est situé le Kandrona du vaisseau. Tous les trois jours, les Yirks doivent se plonger dans un bassin yirk pour absorber des rayons du Kandrona. Il doit en exister un sur la planète qui se trouve au-dessous de nous. >

< Ouais, on sait, dis-je. Ton frère nous l'avait expliqué. Pour ce que ça nous a servi... >

Le vaisseau restait en orbite, comme un prédateur observant avidement la Terre bleue et blanche qu'il survolait.

< Je n'arrive pas à croire que les radars de la Terre ne repèrent pas ce truc-là, s'énerva Rachel. Parce que c'est énorme ! Une véritable ville volante ! >

< Le vaisseau est camouflé électroniquement, dit simplement Ax. On ne peut pas le détecter au radar. Et, normalement, il devrait également être invisible à nos yeux. Vysserk Trois nous le montre pour nous terroriser. >

< Et c'est réussi >, fis-je.

< C'est la première fois que je vais dans l'espace, ajouta Cassie. J'avais toujours souhaité y aller. Pour découvrir la Terre dans son entier, comme ça. >

< C'est une bien jolie planète, dit gentiment Ax. Pas très différente de la mienne, si ce n'est que nous avons moins d'océans et davantage de prairies. Je... je suis désolé de vous avoir entraînés dans cette affaire. C'est de ma faute. >

J'avais envie de crier : « Oui ! Oui, c'est ta faute ! »

Mais Cassie exprima alors ce que nous savions tous au fond de notre cœur :

< Ax, si tu es ici, c'est uniquement parce que les tiens ont voulu nous protéger. Ton frère et un grand nombre d'Andalites ont péri en essayant de nous sauver. Tu n'es responsable de rien. >

C'était vrai, mais parfois, quand tout va mal, on refuse de

regarder la vérité en face. On préfère chercher quelqu'un à accuser.

< Une gaffe de trop, murmurai-je. Cette opération était censée être ma dernière. Maintenant... eh bien, je suis sûr qu'elle le sera. >

J'aperçus une ouverture dans le flanc du vaisseau Mère : un sas d'accostage. Pendant que je l'observais, deux cafards s'y engouffrèrent, en rétrécissant au moment de franchir l'ouverture pour s'adapter à sa taille.

Peu après, nous avons pénétré à notre tour dans le vaisseau Mère et avons aussitôt été baignés de lumière rouge.

Le hublot nous permit d'apercevoir des membres de l'équipage : Hork-Bajirs, Taxxons et deux ou trois autres espèces extraterrestres, tous vêtus d'un simple uniforme rouge ou brun foncé. Et il y avait également des humains. Des humains-Contrôleurs. Des esclaves. Au même titre que les Hork-Bajirs.

Je sentis un léger frémissement lorsque le vaisseau Amiral s'immobilisa.

< Ax ? demanda Jake. Combien de temps nous reste-t-il ? >

< Vous avez utilisé quarante pour cent de votre temps de morphose. >

Je fis le calcul.

< Nous avons donc déjà utilisé quarante-huit minutes de morphose. Ce qui nous laisse quoi ? Soixante-douze minutes ? >

< Tout juste, confirma Tobias. Pour vous, ce n'est pas grand-chose. Rachel a sans doute raison. On devrait peut-être finir en beauté. Attaquer dès qu'ils ouvriront la porte. Ils se souviendraient de notre passage comme ça. >

Je vis Jake sortir ses griffes comme s'il envisageait de les utiliser. Il regarda l'endroit où s'était trouvée la porte comme s'il évaluait la distance. Je compris qu'il écoutait le tigre qui se trouvait en lui. Puis il parut se détendre.

< Non, dit-il. Il faut continuer à espérer. >

Cassie vint se blottir à côté de lui et frotta son museau de loup contre sa patte.

Cela aurait pu être comique : le loup et le tigre partageant un moment de tendresse. Mais le seul effet fut de me rendre un peu

jaloux. Eux, au moins, ils étaient ensemble.

< On s'est quand même bien battus, hein ? remarquai-je. Notre petite ménagerie leur a causé quelques dégâts. >

< Oui, on s'est bien battus >, approuva Rachel.

< Est-ce que... (Ax hésita.) Est-ce que les humains redoutent la mort ? >

< Oui. La mort, on n'en est pas fanas, répondis-je. Et les Andalites ? >

< On n'en est pas fanas non plus. >

Par le hublot, nous avons vu un tas de Hork-Bajirs, de Taxxons et d'humains arriver en courant, visiblement pressés. Ils se mirent en rangs, et je remarquai qu'il y avait plusieurs types d'uniforme, les uns rouge et noir, les autres or et noir. Les uniformes bruns étaient tous stationnés à l'arrière de ce bataillon, comme s'ils étaient moins importants.

Soudain, le hublot s'ouvrit en formant une grande porte cintrée. Il s'y engouffra un air fétide qui empestait l'huile et les produits chimiques, ainsi que quelque chose d'autre.

Du sol d'acier surgit une rampe qui s'éleva jusqu'à nous. Là-dessus, nous avons l'air d'être des objets d'exposition. Autour de nous, l'accès du vaisseau était gardé par des Hork-Bajirs, des Taxxons et des humains en uniforme, le plus souvent rouge et noir. Au total, quelque deux cents créatures au garde-à-vous, alignées par espèce.

Un quart environ de celles-ci étaient en or et noir. Dans ce groupe, il y avait davantage d'humains, mais aussi quelques Hork-Bajirs particulièrement imposants.

< Jake ? Il me vient une idée. J'ai l'impression que les rouges n'aiment pas les dorés. >

< Je pense qu'il s'agit de soldats de deux Vysserk différents, expliqua Ax. Il me semble avoir entendu mon frère parler de cela. Chaque Vysserk dispose d'une garde privée, portant un uniforme particulier. >

< Génial ! Je me demande dans lequel des deux groupes on va atterrir >, dis-je.

Un mouvement se produisit vers l'arrière des troupes extraterrestres. Un groupe de créatures s'avancait parmi les soldats.

Au centre se tenait Vysserk Trois, suivi de deux grands Hork-Bajirs en rouge.

Et à sa gauche marchait un être humain. Une femme aux cheveux et aux yeux très sombres.

Ce fut à ce moment-là que je cessai de respirer. Parce que j'avais compris. Avant même d'avoir vu nettement le visage de la femme, j'avais compris.

Ils s'approchèrent du pied de la rampe. Une douzaine de soldats braquèrent sur nous leurs rayons Dracon, au cas où nous aurions l'intention de résister.

Puis, en utilisant la parole mentale compréhensible par tout le monde, Vysserk Trois s'adressa à sa voisine :

< Comme vous le voyez, Vysserk Un, j'ai arrêté les résistants andalites. L'affaire est réglée. Vous déplacer jusqu'ici était inutile. Vous pouvez regagner notre monde. >

Vysserk Un hocha la tête et leva vers nous ses yeux noirs. Des yeux humains.

Des yeux que je connaissais. Des yeux que je me rappelais.

Les yeux qui me regardaient dormir toutes les nuits sur la photo encadrée posée sur ma table de chevet.

Ma mère.

Vysserk Un.

CHAPITRE 21

Je m'assis. Très brusquement. Je suis sûr que cela parut comique. Un gros gorille velu s'affalant comme une mauviette.

Si j'y avais assisté, j'aurais certainement ri.

Ma mère. Elle n'était pas morte.

Elle était vivante !

J'avais envie de crier : « Maman ! Maman ! C'est moi, Marco ! »

Mais Jake était dans ma tête, un murmure énergique, pressant :

< Marco ? Pas un mot. Pas un geste. Tu m'entends ? >

Ainsi, il ne s'agissait pas d'une simple illusion. Jake l'avait également reconnue.

< Marco ? Écoute-moi, mon pote. Il faut que tu tiennes le coup. >

Ma mère... vivante.

Maman.

< Allez, Marco, relève-toi. N'éveille pas les soupçons. >

Pour ce qui était d'entendre Jake, je l'entendais, mais ça me semblait venir de très loin. Il ne comprenait pas. Il s'agissait de ma mère. De ma maman à moi !

< Marco ? Ce n'est pas ta mère. Plus maintenant. Ce n'est pas elle. >

< Jake ? C'est m'man. Regarde, c'est elle. >

< Non, Marco, ce n'est pas elle. Plus maintenant. Elle est en leur pouvoir. C'est l'un d'entre eux. Un Yirk ! >

< Eh bien, Vysserk Un, ricana Vysserk Trois, il semble que vous ayez effrayé l'humanoïde. >

— Cela s'appelle un gorille, dit sèchement Vysserk Un. Si vous devez assumer le commandement de la Terre, vous devriez au moins acquérir quelques notions sur cette planète.

< Et élire domicile dans un corps humain, comme vous l'avez fait ? Non, je ne crois pas. Le corps humain est faible. Je préfère de beaucoup mon hôte andalite. >

Ma mère le regarda avec un sourire ironique.

— J'ai pris un hôte humain et me suis documenté sur la planète et ses habitants. C'est ce qui m'a permis d'organiser l'invasion que vous avez maintenant compromise par votre criminelle incompétence !

La redoutable queue andalite de Vysserk Trois se contracta nerveusement, comme s'il s'apprêtait à frapper ma mère... Vysserk Un. Les soldats rouges se raidirent, les dorés tendirent la main vers leur arme.

< Chouette ! s'exclama Rachel. J'ai l'impression qu'on a vu juste. Ces deux-là ne s'aiment vraiment pas. >

Il me fallut un instant pour comprendre qu'elle ne savait pas. Rachel ne savait pas. Elle n'avait pas connu ma mère. Pas plus que Cassie et Tobias. Et Jake s'était arrangé pour que notre conversation reste entre nous.

Vysserk Trois se détendit lentement.

< Vous aimeriez bien me mettre en colère, Vysserk Un, dit-il. Mais le fait est que j'ai détruit l'armée andalite. J'ai abattu leur vaisseau d'exploration. J'ai tué moi-même le prince Elfangor, et j'ai entendu ses râles d'agonie. Et, aujourd'hui, j'ai éliminé cette ultime et pathétique racaille d'Andalites. >

Ma mère, Vysserk Un, se contenta de sourire.

< Vous voudriez être Vysserk Un ? Vous croyez pouvoir prendre ma place ? Nous verrons cela. Le Conseil des Treize n'aime pas les Vysserk qui commettent des erreurs. Et vous en avez commis beaucoup. Ne vous laissez pas aveugler par l'ambition. >

Elle claqua des doigts, et chacun des soldats dorés pivota sur ses talons. Après quoi elle s'en alla, suivie de sa garde en uniforme doré.

Ce n'était pas ma mère. Du moins, la créature qui se faisait appeler Vysserk Un n'était pas ma mère.

Vysserk Un, c'était le Yirk vivant dans son cerveau.

Mais ce qui est affreux, voyez-vous, c'est que l'esprit de l'hôte est toujours vivant. Toujours conscient. Quelque part à

l'intérieur de cette tête, derrière ces yeux douloureusement familiers, ma mère était toujours en vie.

< Du calme, Marco, reprit Jake. Je sais ce que tu éprouves. Je sais à quel point tu voudrais agir. Mais ce n'est pas le moment. Ils nous abattraient avant que nous n'ayons fait deux pas. >

< Je sais >, dis-je tristement.

Mon inaction me répugnait, mais je savais que je ne pouvais rien faire. Il fallait que je me cache derrière mon animorphe. Que ma mère ne puisse pas se douter que j'étais moi. Qu'elle ne sache jamais...

Lentement, lourdement, je me mis debout. Je me sentais faible. Une sensation très étrange pour un gorille.

Je crois qu'à ce moment-là, si j'avais été morphosé en n'importe quoi d'autre, j'aurais capitulé et laissé l'esprit de l'animal prendre le dessus. J'aurais laissé agir l'instinct et balayé mes sentiments humains.

Mais le gorille était trop proche de l'homme. Son instinct était pacifique. Comme l'homme, il était une créature dotée d'émotions. Il ne pouvait pas me protéger contre la souffrance.

< N'en parle pas aux autres, Jake, dis-je. Tu es le seul à l'avoir reconnue. >

< D'accord, Marco. >

< Même pas à Cassie, hein ? >

< Promis. Tu es mon meilleur ami, le plus ancien. Tu le sais bien. Personne ne l'apprendra jamais par moi. >

Vysserk Trois ne nous quittait pas des yeux. Je crois qu'il hésitait sur la conduite à tenir.

< Six Andalites, reprit-il. Six corps d'Andalite qui pourraient être utilisés par mes plus fidèles lieutenants. >

Ax explosa.

< Et comme ça, vous ne seriez plus le seul, espèce d'ordure ! Il y aurait d'autres Andalites-Contrôleurs. D'autres abominations artificielles comme votre répugnante personne ! >

Vysserk Trois inclina la tête de côté d'un air songeur.

< Pourquoi êtes-vous le seul qui parle ? Vous avez raison, évidemment : pourquoi autoriserais-je quiconque à acquérir la faculté andalite de la morphose ? Mais vous êtes un enfant.

Pourquoi les autres gardent-ils le silence ? Et pourquoi restez-vous tous cachés derrière vos animorphes ? Bizarre. Très bizarre. >

Il parut réfléchir un instant à cette question. Allait-il deviner la vérité ? Allait-il comprendre que si nous nous taisions, c'était pour qu'il ne se doute pas que nous étions humains ? Allait-il réaliser que c'était la raison pour laquelle nous restions morphosés ?

CHAPITRE 22

Il finit apparemment par se décider.

< Amenez-les dans une cellule. Triplez la garde. Au moindre signe de rébellion, tuez-les tous. >

Ils nous firent longer un couloir. Rachel, toujours aussi imposante, la remplissait comme nos corps de fourmi avaient rempli les galeries creusées dans le sable. Tobias, incapable de voler dans cet espace resserré, s'était perché sur mon épaule.

L'endroit où nous avons abouti était en tous points semblable à la prison d'acier noir dans laquelle on nous avait enfermés dans le vaisseau Amiral, si ce n'est que, cette fois, aucun hublot ne s'ouvrit.

Une vague lueur semblait émaner du plafond mais, en dehors de cela, c'était le vide complet.

Je me laissai tomber dans un coin.

< Où en sommes-nous, au niveau du temps, Ax ? > demanda Jake.

< Il ne vous en reste que trente pour cent. >

< Trente-six minutes >, traduisit Jake.

< Trente-six minutes, et je passerai le restant de mes jours sous la forme d'un éléphant, soupira Rachel. Non que le « restant de mes jours » semble devoir durer très longtemps. >

Pendant un moment, tout le monde proposa divers plans d'évasion. Ce n'étaient que des mots. Nous savions que nous étions pris au piège. Nous savions que c'était fini. Nous nous trouvions à bord du vaisseau Mère yirk, qui était gigantesque. Même si nous avions disposé d'une semaine pour apprendre à nous y repérer, nous nous serions encore perdus dans ce labyrinthe.

Il y avait des centaines, probablement des milliers de Yirks armés, de Hork-Bajirs, de Taxxons et quelques autres créatures

que nous n'avions jamais vues. Plus, bien entendu, des humains.

Dont ma mère.

Ma mère : Vysserk Un. Le plus puissant des Vysserk.

Depuis quand ? À quel moment les Yirks s'étaient-ils emparés d'elle ? Était-elle déjà un Contrôleur pendant les dernières années qu'elle avait passées avec nous ?

Quand elle venait me dire bonsoir dans ma chambre, s'agissait-il simplement d'une larve yirk jouant un rôle, comme un acteur ?

Était-ce un Yirk qui me comblait de cadeaux le matin de Noël ? Un Yirk qui chantait dans le chœur de l'église ? Un Yirk qui tirait les ficelles du corps de ma mère quand elle me traînait dans les magasins et m'obligeait à acheter des vêtements pour le collège qui ne me plaisaient pas vraiment ?

Était-ce un Yirk qui faisait du charme à mon père comme une gamine quand ils croyaient que je ne les regardais pas ?

Tout cela n'avait-il été qu'une comédie ? Qu'une fiction ? Durant combien d'années ?

Une partie de ce que j'avais cru être ma mère était en réalité... l'un d'eux ?

Une chose était certaine : sa mort avait été une mascarade. Le prétendu naufrage. Sans qu'on retrouve le corps.

Or, le corps avait bel et bien été retrouvé, n'est-ce pas ? La mission des Yirks était accomplie. L'invasion de la Terre était commencée. Vysserk Un avait transmis ses pouvoirs à Vysserk Trois. Il lui fallait donc disparaître sans que personne ne se pose de questions.

< Il y a sûrement quelque chose à faire >, était en train de murmurer Rachel.

< Chez nous, dit Ax, nous avons un proverbe : « Savoir accepter l'inévitable est une grâce de Dieu. » >

< Sans blague ? fis-je brusquement. Eh bien, je ne marche pas. C'est ça qu'ils veulent. Que toute la race humaine se couche et accepte l'inévitable. >

Jake tourna vers moi ses grands yeux jaunes de tigre. Je croisai le regard invariablement farouche de Tobias.

< J'ai un autre proverbe à vous proposer. Je l'ai trouvé dans

un paquet de cookies. « Tombe sept fois, relève-toi la huitième. » Vous comprenez ce que ça signifie ? Ça signifie qu'on ne reste jamais à terre. Qu'on revient toujours en demander davantage. Qu'on ne capitule pas. Il se peut qu'on en meure, mais on ne capitule pas. >

Maintenant, tout le monde me regardait. Avec les yeux d'un loup ou d'un faucon, ou les grands yeux tristes d'un éléphant.

< Des fourmis, déclarai-je. On peut remorphoser en fourmis. >

Cassie fut sidérée.

< C'est toi qui proposes ça ? Je croyais que tu haïssais autant que moi la morphose en fourmi. >

< C'est exact, mais ça peut marcher. On va morphoser en fourmis. Il se peut qu'il y ait une fissure quelque part. On se planquera dans les murs et les machines. On peut se cacher, puis morphoser en quelque chose de plus redoutable, attaquer et disparaître à nouveau. Peut-être trouver le moyen de détruire le Kandrona. >

< C'est complètement dingue, s'exclama Rachel, mais ça me plaît. >

< Ça permettrait au moins de leur infliger quelques dégâts avant qu'ils ne nous rattrapent >, ajouta prudemment Jake.

< Mais, et Tobias ? >

< Vous devez agir dans l'intérêt du groupe, me répondit-il. Il faudra que je me débrouille. Je me sentirai mieux si je sais que vous êtes toujours là, quelque part, en train de mettre une raclée aux Yirks. >

< Ça peut marcher, confirma Ax. Les Yirks ne sont pas très familiers avec la morphose, sauf Vysserk Trois. Il se peut qu'ils ne s'attendent pas à une morphose en insecte. >

< Alors, c'est d'accord, décida Jake. On va... >

La porte s'ouvrit. Elle apparut simplement dans le mur, sans un bruit.

Trois Hork-Bajirs se tenaient sur le seuil. Ils portaient des uniformes dorés.

Quatre autres Hork-Bajirs gisaient sur le sol. Tous portaient des uniformes rouges. Ils étaient ou morts ou inconscients.

< Ne bougez pas >, ordonna Jake en voyant que Rachel et

moi étions prêts à charger.

Le chef des Hork-Bajirs, une énorme créature de près de deux mètres de haut dont la tête était entourée de lames de plus de trente centimètres, nous dévisagea.

Quand il prit la parole, ce fut une surprise, car il ne s'exprimait pas dans le jargon qu'utilisaient habituellement les Hork-Bajirs. Celui-là semblait sortir d'Harvard.

— Ce couloir continue dans cette direction sur une trentaine de mètres, dit-il en désignant sa gauche. Il arrive alors à un poste de garde tenu par deux Hork-Bajirs et un Taxxon. De là partent quatre autres couloirs. Prenez celui de gauche et suivez-le jusqu'à un conduit d'évacuation. Descendez-le sur quinze niveaux. Juste devant vous, vous verrez alors des caissons de sauvetage.

Il regarda Rachel.

— Sous cette forme, vous êtes trop volumineux pour utiliser le caisson de sauvetage. Vous serez obligé de démorphoser en arrivant là-bas. Le caisson est programmé pour vous ramener sur la planète à l'endroit où vous avez été capturés. Après quoi, il s'autodétruit. Vous avez compris ?

Nous gardions le silence.

< C'est un piège >, dit Tobias.

< Non. Nous sommes déjà piégés. Ils peuvent nous tuer quand ils veulent >, dis-je.

< Marco a raison, ajouta Jake. Pourquoi nous faire fuir, si c'est pour nous tuer ? >

< C'est un soldat de Vysserk Un, fit observer Ax. Ce serait très gênant pour Vysserk Trois, si ses prisonniers s'évadaient, vous ne croyez pas ? >

< C'est de la politique ! ricana Cassie. Vysserk Un met Vysserk Trois en mauvaise posture. Si on s'échappe, ce sera Vysserk Trois qui en sera rendu responsable. >

— Vous devrez neutraliser tous les soldats de Vysserk Trois que vous croiserez entre ici et le caisson de sauvetage, nous prévint le Hork-Bajir en uniforme doré. Partez, maintenant.

< Ax ? > interrogea Jake.

< Il ne vous reste que quinze pour cent de votre délai de morphose. >

< Ce qui nous laisse à peu près dix-huit minutes. On y va ! >
Les soldats de Vysserk Un firent demi-tour et s'en allèrent.
< Je passe devant >, proposa Rachel.
< D'accord. Ne perdons pas de temps >, dit Jake.
Rachel déplaça sa masse imposante dans l'étroit couloir.
Ça ira. Et maintenant, voyons un peu qui a la prétention de
m'arrêter !

CHAPITRE 23

Boum ! Boum ! Boum ! Boum !

Chacun des pas pesants de Rachel faisait trembler le sol d'acier, et comme ses flancs rugueux frôlaient les parois du couloir, je n'entrevois que par instants ce qui se passait devant elle.

La galerie resta déserte jusqu'à ce que nous atteignions le poste de garde. Exactement comme l'avait annoncé le Hork-Bajir.

Rachel ne ralentit même pas.

Boum ! Boum ! Boum ! Boum !

J'entraperçus un Taxxon qui courait stupidement vers elle pour lui barrer la route et, quelques secondes après, je dus enjamber les restes écrabouillés du gros vers.

< Attention ! Hork-Bajir ! > signala Cassie.

Il jaillit d'un couloir latéral.

C'était un Hork-Bajir en uniforme rouge.

Chlaaaff !

Un bras tranchant comme une lame de rasoir fendit l'air à quelques centimètres de mon visage.

< Il en arrive d'autres ! avertit Tobias. Des deux côtés ! Tous en rouge ! >

< Impossible de me retourner ! > gémit Rachel.

Elle était trop volumineuse, coincée dans l'étroit couloir, pour faire demi-tour et venir à notre secours lorsqu'une demi-douzaine de Hork-Bajirs en uniforme de Vysserk Trois surgirent en hurlant.

< Je me doutais bien que c'était trop beau pour être vrai >, dis-je.

< À l'attaque ! > s'écria Ax comme s'il annonçait une partie de plaisir.

J'étais dans le même état d'esprit. Moi aussi, j'étais prêt à me battre, parce que j'étais furieux et las de me sentir réduit à l'impuissance.

Le Hork-Bajir le plus proche me frappa à nouveau en tailladant sur une vingtaine de centimètres l'épaisse toison de mes énormes épaules.

Il n'en fallut pas davantage. Comme je vous l'ai dit, les gorilles sont des créatures pacifiques, quasi inoffensives.

Seulement, il ne faut pas les mettre en colère. Surtout lorsqu'un garçon qui brûle d'envie de démolir quelques Yirks occupe une partie de leur crâne.

— Houhou hou hhawwwrr ! hurlai-je en expédiant un poing gros comme un butoir de locomotive dans l'estomac du Hork-Bajir.

J'avais cogné de bon cœur, avec toute la puissance musculaire du gorille.

La créature fut soulevée du sol. Sa tête percuta le plafond. Quand elle retomba, elle était sans vie.

Du coin de l'œil, je vis un autre Hork-Bajir foncer sur Ax. La queue de l'Andalite fouetta tellement vite qu'on ne la vit pas bouger. Le monstre recula en titubant, amputé d'un bras.

< Joli coup, Ax ! >

< Le tien aussi ! Ha ha ! >

Je décidai alors que, tout compte fait, j'aimais bien Ax.

— Rachel ! fit Jake. Continue à avancer. Galerie de gauche. Cherche un conduit d'évacuation, n'importe lequel. Plus longtemps on restera ici, plus nombreux ils arriveront.

À cet instant précis, deux autres Hork-Bajirs apparurent derrière nous.

< Laissez, je m'en charge >, fit Jake.

Les Hork-Bajirs se jetèrent sur nous.

— RRRRRRRRAAAAWWRRRR !

Le rugissement de Jake dut s'entendre d'un bout à l'autre du vaisseau Mère. Même moi, il me terrifia. Et il fit indiscutablement hésiter les Hork-Bajirs.

Ils se demandaient encore ce qu'ils devaient faire lorsque Jake leur tomba dessus.

Les Hork-Bajirs sont extrêmement rapides. Mais les tigres le

sont également.

L'un d'eux s'effondra avec les crocs de Jake plantés dans son cou de serpent. L'autre jeta un regard autour de lui pour s'assurer que personne ne le verrait et décida qu'il avait envie de vivre. Il resta à l'écart.

Jake recula, mais sans détourner les yeux du dernier Hork-Bajir, et nous sommes partis le plus vite possible dans le couloir transformé en champ de bataille.

La situation était la même que dans les souterrains des fourmis : la seule solution possible était la fuite. Plus la lutte durerait longtemps, plus nos chances seraient maigres.

Soudain...

< Aaaaahhhhhh ! >

< Rachel ! > s'écria Tobias.

< Tout va bien. J'ai trouvé le conduit d'évacuation. Je... m'évacue. >

< C'est quoi ? > demandai-je.

< Un ascenseur, mais sans plancher >, répondit Rachel.

J'arrivai bientôt au bord d'un long tube qui s'enfonçait à la verticale, peut-être indéfiniment. Rachel semblait déjà toute petite, ce qui, dans son cas, n'était pas peu dire.

< Il a dit de s'arrêter au quinzième niveau >, lui rappelai-je.

< Ah oui ? Et comment je fais ? >

< Pensez au chiffre ! L'appareil comprend la parole et obéit aux ordres transmis par parole mentale, conseilla Ax et il ajouta : du moins, c'est comme ça que ça marche sur nos vaisseaux. >

< Je ralentis. Super ! >

< D'autres Hork-Bajirs derrière ! Plus quelques petits mille-pattes ! avertit Cassie. Ils se rapprochent vite ! >

< Ils peuvent toujours courir ! > dis-je.

Et après avoir jeté un coup d'œil dans le conduit d'évacuation, je sautai dans le vide.

À dire vrai, si je ne m'étais pas trouvé à quelques minutes d'être bloqué à tout jamais dans une morphose et si je n'avais pas eu une douzaine de Hachoirs à pattes à mes trousses, ça aurait été plutôt rigolo.

Je tombais, mais pas très vite.

« Quinze niveaux », songeai-je tandis que les étages défilaient devant moi.

Douze niveaux plus bas, je passai devant un humain-Contrôleur qui s'apprêtait à emprunter le conduit d'évacuation. Son visage reflétait une stupeur tout à fait humaine, probablement parce que, pendant qu'il attendait, il avait vu passer un éléphant volant, suivi d'un gorille, d'un loup, d'un Andalite et d'un tigre.

< Un Hork-Bajir gagne du terrain ! > s'inquiéta Tobias.

Je levai les yeux. Un grand soldat hork-bajir se rapprochait, mais je ne pouvais rien tenter tant qu'il ne nous aurait pas rattrapés.

< Je me charge de lui >, reprit Tobias.

Battant énergiquement des ailes, il remonta le conduit en direction du Hork-Bajir.

— Tssssiiiiirrrkkk !

Tendues en avant, les serres de Tobias labourèrent les yeux de l'extraterrestre.

— Aaaahhhaaa !

Le Hork-Bajir se tint le visage. Je suppose qu'il devait trop souffrir pour penser à quel étage il se rendait, car il nous doubla à toute vitesse lorsque nous ralentissions pour arriver au quinzième niveau.

Enfin un sol ferme sous mes pieds ! Une sensation fort agréable.

< Rachel ! Il faut que tu démorphoses ! > lui rappelai-je.

< Je suis en train >, me répondit-elle.

Lorsqu'elle s'éloigna lourdement, elle commençait déjà à rétrécir.

< Les caissons de sauvetage ! Droit devant nous ! > s'écria Ax.

Ils n'étaient qu'à quelques-mètres. Ce n'était plus qu'une question de secondes.

Rachel trébucha. Elle était mi-humaine mi-éléphant. Un cauchemar rose et gris doté d'énormes oreilles, de cheveux humains, de gros bras et de jambes dépourvues de pieds.

Je me précipitai et la soulevai dans mes bras puissants. Elle devait encore peser dans les cent cinquante kilos, mais j'étais

capable de porter cela.

Nous avons franchi la porte du caisson de sauvetage.

Elle se referma toute seule pendant que nous tassions à l'intérieur nos corps encombrants.

< Ax ! Combien de temps ? > cria Jake.

< Il vous reste cinq pour cent de votre délai ! >

< Six minutes. Démorphosez ! >

Une secousse signala que le caisson de sauvetage était éjecté du vaisseau yirk.

Mon épais pelage noir commençait déjà à disparaître quand le caisson bascula. J'aperçus la Terre au-dessous de nous.

La Terre.

Et lorsque le minuscule engin vira de bord, je vis le vaisseau Mère des Yirks.

Je me dis que, maintenant, ça paraissait presque être une blague : le vaisseau le plus puissant de la flotte d'invasion yirk servait à transporter ma mère.

Ha ha !

Avant d'être redevenu entièrement humain et de perdre la faculté de communiquer par télépathie et d'être obligé de m'exprimer à haute voix, j'appelai :

< Jake ? >

< Oui, Marco. >

< Personne ne doit savoir. Jamais. >

< D'accord, Marco >, dit-il.

< Il y aura demain deux ans que maman est morte. >

< Je sais, oui. >

< Ouais. Mais un jour... >

Un jour, d'une manière ou d'une autre, d'une façon que j'étais incapable d'imaginer, nous gagnerions la bataille. Alliés, les humains et les Andalites vaincraient ensemble les Yirks. Et nous libérerions leurs esclaves.

Tous leurs esclaves.

< Un jour >, murmurai-je à nouveau.

< Un jour, Marco >, approuva Jake.

CHAPITRE 24

Je suppose qu'il n'existe pas de cimetière agréable, mais celui où se trouve la tombe de ma mère l'est autant que possible.

L'herbe est verte. Un arbre lui fait de l'ombre. C'est toujours extrêmement paisible. Les fleurs dégagent un doux parfum.

Je déteste aller au cimetière.

Mon père demeura longtemps immobile, les yeux baissés sur la pierre tombale. Dans le marbre blanc sont gravés le nom de ma mère, la date de sa naissance et celle de son décès. Ainsi qu'une phrase : « Aucune épouse, aucune mère ne fut jamais plus tendrement aimée ni plus profondément regrettée. »

Mon père et moi nous tenions à un mètre l'un de l'autre. Sans rien dire. On se contentait de pleurer.

Vous pensiez probablement que je n'étais pas le genre de garçon à pleurer. En règle générale, c'est vrai. En règle générale, je plaisante sur tout. Mieux vaut rire que pleurer, vous ne croyez pas ?

Moi, si.

Même quand tout va mal. Surtout quand tout va mal. C'est là qu'on a besoin de rire.

— Deux ans, soupira soudain mon père et cela me surprit.

— Ouais, dis-je. Deux ans.

Il prit une profonde inspiration, comme s'il éprouvait de la difficulté à respirer.

— Je... je... Écoute, Marco, j'ai bien réfléchi.

— Oui ?

— Je n'ai pas été un très bon père pour toi.

Ce n'était pas une question. Je gardai donc le silence.

— Ta maman... (Il dut s'arrêter un instant pour s'éclaircir la voix.) Ta maman n'aurait pas apprécié mon comportement de ces deux dernières années.

Qu'aurais-je pu dire ? Je décidai de me taire.

— Bref, il y a deux jours, j'ai téléphoné à Jerry.

Jerry, c'était son ancien patron, au temps où il avait une situation stable.

Mon père haussa les épaules.

— Je suppose qu'il faut bien vivre, hein ? Je veux dire qu'on ne peut pas... tu me comprends. (Nouvelle inspiration profonde.) Ta maman ne voudrait pas qu'on se laisse abattre, n'est-ce pas ? Bref, j'ai rendez-vous demain avec Jerry pour me remettre au boulot. Enfin... pour voir si je sais encore me servir d'un ordinateur.

C'était un événement. Une grande décision. Je suppose que j'aurais dû me précipiter, le serrer dans mes bras et lui dire que j'étais fier de lui. J'étais fier de lui. Mais ce n'est pas mon style.

— Voyons, papa, tu n'as jamais su te servir d'un ordinateur. Même pour jouer.

— Petit malin, en matière d'ordinateurs, j'en ai oublié plus que tu n'en as jamais su.

— Bon, admettons ! Alors, comment se fait-il que c'est toujours moi qui gagnais quand on jouait à *La Guerre des mondes* ?

— Parce que je te laissais gagner.

Je fis un bruit extrêmement grossier.

— Sans blague ? Chiche qu'on rentre à la maison et qu'on fait une partie, histoire de te montrer que tu te trompes ?

Je ne pus l'empêcher de m'embrasser. Je n'en demandais pas tant.

Nous nous sommes éloignés de la tombe de ma mère. La dalle mentionnait le décès d'une femme qui n'était pas morte.

Je levai les yeux vers le ciel. Le ciel bleu de la Terre. Mon monde à moi.

Maman avait probablement quitté le vaisseau Mère. À l'heure qu'il était, elle devait être en route vers quelque autre coin de la galaxie.

Mais où qu'elle aille, aussi loin que cela puisse être, je la retrouverai.

Un jour...

L'aventure continue...